

MELISSA L. GUENTHER

*La représentation des femmes espagnoles dans la
Relation du voyage d'Espagne (1691) de Madame d'Aulnoy*

Mémoire
présenté
à la Faculté des études supérieures
de l'Université de Waterloo
pour l'obtention
du grade de maître ès arts (M.A.)

Département d'études françaises
FACULTÉ DES ARTS
UNIVERSITÉ DE WATERLOO

Sous la direction de Catherine Dubeau

AOÛT 2008

REMERCIEMENTS

Je voudrais tout d'abord remercier la professeure Catherine Dubeau, ma directrice de mémoire, qui m'a guidée tout au long de l'élaboration de ce travail, et pour qui j'ai tant de respect. Ses profondes connaissances littéraires et ses remarques judicieuses et réfléchies ainsi que son attention aux détails ont été des plus formatrices. Je la remercie de son enthousiasme pour mon projet ainsi que du temps qu'elle a consacré à la révision de ce travail. Je lui suis très reconnaissante pour ses nombreux encouragements. Elle m'a appuyée moralement et m'a donné la force de persévérer, et pour tout cela je la remercie infiniment.

J'aimerais également témoigner ma reconnaissance au professeur Guy Poirier pour avoir accepté de lire mon travail. Mes remerciements vont aussi au Département d'études françaises de l'Université de Waterloo, où j'ai pu bénéficier d'une excellente formation au niveau de la maîtrise. J'exprime particulièrement ma gratitude à la professeure Tara Collington, directrice des études supérieures, ainsi qu'au professeur François Paré, directeur du département, pour leurs conseils et leur support au cours de mes études supérieures à l'Université de Waterloo.

Sur une note plus personnelle, j'aimerais remercier ma famille et mes amis qui ont fait preuve d'une immense compréhension tout au long de la rédaction de ce travail et qui m'ont soutenue avec constance.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	1
Chapitre 1	8
<i>Écriture au féminin et récit de voyage dans la France du XVII^e siècle : le cas de Madame d'Aulnoy</i>	
I. Voyage et écriture au XVII ^e siècle	8
II. La destination espagnole au XVII ^e siècle	15
III. Écrire et voyager au féminin : le cas de Madame d'Aulnoy	20
Chapitre 2	31
<i>Madame d'Aulnoy portraitiste : la femme espagnole sous le regard d'une voyageuse et femme de lettres française au XVII^e siècle</i>	
I. Analyse culturelle et sociologique des choix descriptifs de Madame d'Aulnoy : le caractère et les coutumes des femmes espagnoles	36
II. Analyse culturelle et sociologique des choix descriptifs de Madame d'Aulnoy : l'apparence physique des femmes espagnoles (corps, maquillage, mode vestimentaire)	56
Conclusion générale	72
Bibliographie	76

INTRODUCTION

Cette analyse a pour objet d'étude la *Relation du voyage d'Espagne* (1691)¹ de Marie-Catherine Le Jumel de Barneville, comtesse d'Aulnoy. L'objectif de ce travail consiste à définir la représentation faite par Madame d'Aulnoy de la femme espagnole, et ce, en regard d'un cadre littéraire, culturel et historique spécifique : celui du récit de voyage au féminin, en France, à la fin du XVII^e siècle.

Pour aborder la *Relation du voyage d'Espagne* (1691) de Madame d'Aulnoy, un des récits de voyage les plus appréciés du XVII^e siècle, il faut connaître l'histoire de l'auteure, une histoire si mémorable et parfois aussi discutée que ses écrits. Marie-Catherine Jumelle de Barneville, comtesse² d'Aulnoy, est née en 1650³ en Normandie et est décédée à Paris le 14 janvier 1705. Ses parents étaient Nicolas-Claude Le Jumel et Judith-Angélique Le Coustelier. Après la mort de son père, quand elle avait cinq ans (Thirard, *Aulnoy* par. 1)⁴, Marie-Catherine a vu sa mère se remarier avec M. de Gudannes⁵ (Foulché-Delbosc 7-8)⁶. En 1666, à seize ans, elle a elle-même épousé le baron François de la Motte d'Aulnoy, un nouveau riche qui avait 46 ans (son aîné d'au moins trente ans) (McLeod 92). Il s'agissait d'un mariage arrangé. En 1669, une accusation de lèse-majesté est lancée contre le mari de Madame d'Aulnoy (par Madame

¹ Marie-Catherine Jumelle de Barneville, comtesse d'Aulnoy. *Relation de voyage d'Espagne*. Seguin, Maria Susana (éd. et introduction). Édition Desjonquères. Paris: Desjonquères, 2005.

² Souvent appelée la 'comtesse' d'Aulnoy, Marie-Catherine Jumelle de Barneville était, en fait, une baronne. Son nom apparaît parfois avec des orthographes variées (d'Aunois, d'Aunoy, d'Anois, et Dunois) (Palmer, *Madame* 237), mais dans le cadre de ce travail nous emploierons la forme traditionnellement admise. Melvin D Palmer. "Madame d'Aulnoy in England." *Comparative Literature* 27.3 (1975): 237-253.

³ Les dates de sa naissance sont contestées : certaines sources indiquent 1650, d'autres 1651.

⁴ Thirard, Marie-Agnès. "Aulnoy, Marie Catherine, Comtesse d'." *The Oxford Encyclopedia of Children's Literature*. Ed. Jack Zipes. Oxford University Press 2006.

⁵ L'orthographe du surnom 'Gudannes' varie : Foulché-Delbosc utilise cette orthographe, par contre Ranum l'appelle 'Gudane', et McLeod l'appelle 'Gudanes'. Nous emploierons 'Gudannes'.

⁶ Raymond Foulché-Delbosc. "Madame d'Aulnoy et Espagne." *Revue Hispanique* 67 (1926): 1-152.

de Gudannes⁷). C'était la conséquence d'une série de débâcles financières qui avaient détruit la réputation du mari (Seguin 399). Le 4 novembre, l'innocence du baron d'Aulnoy a été affirmée par le Conseil du Grand Châtelet, mais à cause de son rôle dans l'accusation du baron, la mère de la comtesse d'Aulnoy s'est exilée en Espagne. Rien n'est certain concernant la participation de Madame d'Aulnoy dans cette affaire, mais nous savons qu'elle s'est cachée depuis le procès de son mari jusqu'à la parution de ses premiers livres en 1690. En ce qui a trait à son lieu de résidence pendant ces années voilées de mystère⁸, certains critiques croient qu'elle a dû passer du temps en prison suivi d'un an au couvent (Thirard, *Aulnoy* par. 1), et une autre source établit qu'elle s'est exilée en Espagne avec sa mère à cause de sa culpabilité (Foulché-Delbosc 13)⁹. Quoiqu'aucun document ne permette de le certifier, il est probable que Madame d'Aulnoy ait voyagé en

⁷ Plusieurs sources confirment que Madame de Gudannes a effectivement monté le piège contre le mari de sa fille, avec l'aide de trois complices - Messieurs de la Laurière, de la Moisière et de Courboyer – qui, apparemment, selon la recherche d'Orest Ranum dans son article *Contestation et devoir civique : le piège monté contre le sieur de la Motte d'Aulnoy*, ont entendu Monsieur d'Aulnoy se plaindre du Roi en disant que « [...] dans la poursuite des taxes il y avait beaucoup de tyrannie et de persécutions, qu'il était inutile de donner des placets au Roy, et que ceux qui les donnaient avaient craint d'être plus maltraités [...] ». Après avoir écouté le sieur de la Motte d'Aulnoy, les sieurs de la Laurière, de la Moisière, et de Courboyer se rendirent ensemble le 26 septembre 1669 chez le lieutenant criminel pour déposer une accusation de crime de lèse-majesté contre la Motte d'Aulnoy » (Ranum 233). De la Laurière a retiré son accusation, mais les deux autres ont insisté. Ainsi, lorsque le Conseil du Grand Châtelet a déclaré le baron d'Aulnoy innocent, le 4 novembre 1669, de la Moisière et de la Laurière ont été exécutés (ibid). Par contre, Foulché-Delbosc indique que c'était Lamoisière (où de la Moisière d'après Ranum) et de Courboyer qui ont été exécutés (13). Selon Monsieur d'Aulnoy, « 'La véritable cause et secret motif de cette imposture... est la haine et la rage de la Dame Gudane, mère de sa femme, [...] un mortel ennemi [...] (qui ose tout quand elle le peut) laquelle aurait, pour sacrifier la vie de son gendre à sa vengeance, concerté cette calomnieuse accusation avec Courboyer son fidèle, tout pour ses plaisirs [...] » (236). Pourtant, puisque c'est le complice, et non pas Madame de Gudannes, qui a accusé Monsieur d'Aulnoy, l'ampleur de son rôle dans l'accusation demeure incertaine.

Ranum, Orest. "Contestation et devoir civique : le piège monté contre le sieur de la Motte d'Aulnoy." Actes du Colloque Aix-en-Provence, 27-28 septembre 1996, Roger Duchêne et Pierre Ronzeaud (éds). *Papers in French Seventeenth Century Literature*. Paris, 1997: 233-239.

⁸ Concernant le lieu de résidence de Madame d'Aulnoy entre 1669 et 1690, nous savons qu'elle était à Paris le 13 octobre 1676, pour la naissance de son cinquième enfant, Thérèse-Aymée (Foulché-Delbosc 10-11).

⁹ Foulché-Delbosc soutient que Madame d'Aulnoy était coupable et qu'elle avait comploté avec sa mère (12).

Espagne¹⁰ entre 1679 et 1681 (Seguin 7), sans doute pour se soustraire aux rumeurs qui circulaient à cause du scandale (Hester 89)¹¹, mais aussi pour rendre visite à sa mère qui s'était installée à Madrid, « [...] où elle [a servi] les intérêts politiques de deux gouvernements successifs » (Seguin 400). C'est donc grâce aux suites de cet événement dramatique et inoubliable dans l'histoire de Madame d'Aulnoy que le récit de voyage en Espagne le plus célèbre du XVII^e siècle (McLeod 91) a été publié en 1691.

Plus connue aujourd'hui pour ses contes, Madame d'Aulnoy a initialement obtenu le succès littéraire grâce à ses récits de voyage. Dans son introduction, Maria Susana Seguin explique que

[s]i le nom de madame d'Aulnoy est associé à ses *Contes des fées*, son prestige de femme de lettres s'est d'abord forgé grâce à des textes d'une tout autre nature. [...] ses premiers succès [elle] les doit à deux œuvres à caractère historique, inspirées par les souvenirs qu'elle aurait gardés d'un voyage en Espagne accompli entre 1679 et 1681 : les *Mémoires de la Cour d'Espagne*, parus en novembre 1690, et surtout la *Relation du voyage d'Espagne*, publiée quelques mois plus tard en 1691 [avec] un succès immédiat. (7)

Autrement dit, ses expériences en Espagne lui ont permis de se faire une place dans le monde littéraire du XVII^e siècle en tirant profit de l'intérêt français pour l'Espagne à cette époque¹². Grâce à sa production littéraire, Madame d'Aulnoy a été reçue membre de l'Accademia dei Ricovvati de Padua¹³ (un honneur obtenu par dix autres femmes

¹⁰ Seguin explique de plus que, quoique « Madame d'Aulnoy semble avoir écrit, à partir de ses souvenirs, le récit d'un voyage en Espagne qu'aurait accompli une femme qui lui ressemblerait [...] » (21), il est impossible de confirmer si elle l'a ou non entrepris elle-même.

¹¹ Nathalie Hester. "Travel and the Art of Telling the Truth: Marie-Catherine d'Aulnoy's Travels to Spain." *Huntington Library Quarterly: Studies in English and American History and Literature* 70.1 (2007): 87-102.

¹² McLeod considère que l'intérêt pour l'Espagne à la fin du XVII^e en France a été causé par la mort mystérieuse de Marie Louise d'Orléans, la femme du roi d'Espagne (94). Seguin le relie quant à elle à la situation politique, car on voulait alors améliorer les relations franco-espagnoles (9).

¹³ Parmi celles admises à l'Accademia dei Ricovvati en tant que « Muses françaises, ou Dames Illustres en France » se trouvent « Mlle de Scudéry, Mme Le Fevre Dacier, Mme de Salvan-Saliez, Mme la Présidente de Bretonvilliers, Mme Le Camus de Melson, Mme de La Force, Mme de Barneville d'Aulnoy, Mme de

françaises seulement) (McLeod 93). Myriam Maître¹⁴ remarque qu'« [u]ne telle élection était purement honorifique et les 'Muses françaises' ne vinrent pas siéger à Padoue. Mais cet exemple illustre, accompagné de rares élections en France, faisait la preuve que la dignité académique pouvait être conférée au sexe » (335-336).

Très célèbre aux XVII^e et XVIII^e siècles, la *Relation du voyage d'Espagne* a été oubliée dans les siècles suivants, éclipsée par le succès des deux anthologies de contes de Madame d'Aulnoy : *Les Contes des Fées* (1697) et *Les Contes Nouveaux, ou les Fées à la mode* (1698) (96). De nos jours, les critiques commencent à attribuer une valeur littéraire à cette œuvre (93), mais une grande partie des analyses, en abordant le thème du rapport entre fiction et réalité, tentent de déterminer si Madame d'Aulnoy a véritablement voyagé en Espagne¹⁵ ou si ses descriptions sont du plagiat créatif (Verdier 401). À notre avis, ce qui mérite davantage de retenir l'attention est le regard critique et descriptif posé sur les Espagnols, leurs coutumes, leur culture et également leur pays. La *Relation du voyage d'Espagne* est non seulement le premier récit de voyage écrit par une femme

Deshoulières, Mlle Bernard et Mlle Cheron, muses auxquelles il faut ajouter Mme et Mlle Patin » (Maître 335-336).

¹⁴ Myriam Maître. *Les Précieuses : Naissance des femmes de lettres en France au XVII^e siècle*. Paris: Honoré Champion, 1999.

¹⁵ L'analyse de la part de fiction et de réalité dans l'œuvre est une tendance qui a commencé en 1926 avec Raymond Foulché-Delbosc et son article « Madame d'Aulnoy et l'Espagne », où le critique cherche à prouver que l'auteure n'a en fait jamais voyagé en Espagne. Cela a vraiment lancé les discussions non seulement au sujet de la véracité du récit, mais du voyage lui-même. En dépit de l'opinion de Foulché-Delbosc, plusieurs autres critiques considèrent que Madame d'Aulnoy a effectivement voyagé en Espagne (Maria Susana Seguin, Henry W. Hoge, Nathalie Hester, Jeanne Mazon, Gabriel Maura y Gamazo). Ils invoquent, entre autres raisons, l'immense quantité de détails et descriptions que l'auteure n'aurait pu présenter sans avoir fait un voyage considérable (Hester 99). Aussi, Melvin D. Palmer juge probable que cette relation ait été écrite par Madame d'Aulnoy dix ans après le voyage qu'elle a entrepris en Espagne, et que peut-être l'auteure a consulté d'autres sources sur l'Espagne pendant sa rédaction pour que son récit semble plus vraisemblable. Voir Raymond Foulché-Delbosc. « Madame d'Aulnoy et l'Espagne » (1926): 1-152 ; Nathalie Hester. « Travel and the Art of Telling the Truth: Marie-Catherine d'Aulnoy's Travels to Spain » (2007): 87-102 ; Henry W Hoge. « The Comtesse d'Aulnoy and Her Voyage d'Espagne » (1955): 210-215 ; Gabriel Maura y Gamazo. *Fantasías y realidades del viaje a Madrid de la condesa d'Aulnoy*. (1944) ; Jeanne Mazon. « Madame d'Aulnoy n'aurait-elle pas été en Espagne ? » (1927): 724-736 ; Melvin D. Palmer. « Madame d'Aulnoy's Pseudo-Autobiographical Works on Spain » (1971): 220-229, et Maria Susana Seguin (introduction). *Madame d'Aulnoy : Relation du voyage d'Espagne*. (2005): 7-23.

française, mais le plus célèbre voyage en Espagne du XVII^e siècle. Le regard de Madame d'Aulnoy, en tant qu'étrangère, est tourné vers les hommes et les femmes, cependant elle se concentre davantage sur la critique des femmes espagnoles et sur leurs différences par rapport aux femmes françaises. Puisque les textes critiques analysant la *Relation du voyage d'Espagne* n'abordent ni le thème du regard français sur les Espagnols, ni la représentation des femmes espagnoles, nous proposons d'y consacrer notre mémoire. Nous analyserons le regard d'une femme de lettres française sur les Espagnoles (caractères, coutumes, portraits physiques et moraux) afin de déterminer les caractéristiques de cette perception, d'une part, et de retracer les préjugés socioculturels et les modalités d'écriture (liées à la pratique classique du récit de voyage) orientant cette peinture, d'autre part.

Les questions auxquelles nous aimerions répondre sont les suivantes : quelles sont les caractéristiques du genre du récit de voyage en France à la fin du XVII^e siècle ? Quelle place Madame d'Aulnoy occupe-t-elle, en tant que femme de lettres, dans cette tradition essentiellement masculine ? Quelles descriptions Madame d'Aulnoy fait-elle des Espagnoles dans son récit ? À quel point les Espagnoles sont-elles représentées comme l'Autre, ou comme étant exotiques et différentes ? Enfin, comment les conditions sociologiques (sexe, origine, statut social, milieu intellectuel de l'auteure et de ses lecteurs) ont-elles influencé sur la production et la réception du texte ?

Pour répondre à ces questions, les champs de l'histoire littéraire, des études culturelles et de la sociologie de la littérature seront indispensables. L'histoire littéraire nous permettra de situer la relation de Madame d'Aulnoy par rapport à une tradition ancienne, et d'examiner les caractéristiques du récit de voyage en France à la fin du

XVII^e siècle. Pour cette première partie, les études les plus utiles seront celles de Daniel Carey, Sara E. Melzer, Walter F. Veit, et Freidrich Wolfzettel¹⁶. D'autres contributions consacrées à l'histoire du voyage français en Espagne¹⁷, aux récits des femmes voyageuses¹⁸ et aux rapports entre fiction et réalité dans l'écriture du récit de voyage¹⁹ s'y ajouteront. L'approche culturelle sera essentielle pour montrer comment l'auteure, d'origine française, construit à partir de son regard observateur et critique une représentation des femmes espagnoles comme *autres exotiques*. Les travaux d'Emmanuel Lévinas (qui explore la relation entre « nous » et les « autres »²⁰), de Raymond Corbey et Joep Leerssen (qui développe les idées de l'exotisme et de l'altérité²¹) et un ensemble d'études consacrées aux mœurs et conditions de vie de la femme espagnole au XVII^e siècle seront nécessaires à cet égard. Ces dernières références offriront un point de comparaison à partir duquel évaluer les descriptions de Madame d'Aulnoy. Enfin, la sociologie de la littérature, inspirée des travaux d'Alain Viala²², attentive à l'influence du milieu sur la constitution et la réception de l'oeuvre, offrira les outils nécessaires pour étudier les conditions sociologiques qui ont donné sa forme au texte de Madame

¹⁶ Daniel Carey. « Travel, identity, and cultural difference, 1580-1700 » (2003): 39-47 ; Sara E Melzer. « The Relation De Voyage: A Forgotten Genre of 17th-Century France » (2006): 33-52 ; Walter F. Veit. « Voyages of Discovery and The Critique of European Civilization » éd. Maria Alzira Seixo. *Travel Writing and Cultural Memory: Écriture du voyage et mémoire culturelle*. (2000): 57-82 ; Freidrich Wolfzettel. *Le discours du voyageur : le récit de voyage en France du Moyen Age au XVIIIe siècle*. (1996).

¹⁷ Dolores Jiménez. « Viajes a España a la francesa » (2002): 203-213.

¹⁸ Isabel Herrero et Jean Marie Goulemot. « Relatos de viajes e imágenes francesas de España » (2002): 309-326.

¹⁹ Sylvie Requemora. « Un seul genre de 'Voyage en France' ? Entre modèle réel et réécriture fictionnelle, l'espace du voyage. » (1997) : 113-134.

²⁰ Emmanuel Lévinas. *Alterity and transcendence*. (1999) ; *Entre nous: Essais sur le penser-à-l'autre*. (1991).

²¹ Raymond Corbey, et Joep Leerssen (éds. et introd). *Alterity, Identity, Image*. Atlanta: Rodopi, 1991: vi-xviii.

²² Alain Viala. *Naissance de l'écrivain: sociologie de la littérature à l'âge classique*. (1985).

d'Aulnoy. Les aspects plus spécifiquement féminins de cette sociologie seront étudiés à partir des ouvrages d'Anne E. Duggan et de Linda Timmermans²³.

L'étude suivante est divisée en deux chapitres : le premier présente les éléments historiques et théoriques essentiels à l'analyse du récit de voyage de Madame d'Aulnoy. Ce chapitre aborde non seulement le genre du récit de voyage français au XVII^e siècle, mais aussi la place du récit de voyage de Madame d'Aulnoy dans cette tradition littéraire et l'importance de la destination espagnole pour les voyageurs du XVII^e siècle. Nous y montrons également l'importance des approches culturelle et sociologique dans la lecture d'une relation de voyage. Le deuxième chapitre présente la femme espagnole sous le regard d'une voyageuse-narratrice. L'analyse culturelle et sociologique des choix descriptifs de Madame d'Aulnoy dans ce chapitre est divisée en deux sections qui traitent successivement du caractère et des coutumes des femmes espagnoles, puis de leur apparence physique (corps, maquillage, mode vestimentaire).

²³ Anne E. Duggan. *Salonnières, furies, and fairies: the politics of gender and cultural change in absolutist France*. (2005), et Linda Timmermans. *L'accès des femmes à la culture (1598-1715)*. (1993).

« Rien n'est très simple dans la définition du récit de voyage. »

Luigi Monga, « Réalisme et Fiction dans l'écriture de voyage à la Renaissance »²⁴

« Rien n'est plus instructif que la lecture des voyages. »

Antoine Furetière, *Dictionnaire universel* (1690)²⁵

CHAPITRE 1

Écriture au féminin et récit de voyage dans la France du XVII^e siècle : le cas de Madame d'Aulnoy

I. Voyage et écriture au XVII^e siècle

Nommé l'âge d'or des voyages et de l'écriture des voyages (Adams 489)²⁶, le XVII^e siècle en France a produit une immense quantité de nouveaux récits, tels que l'*Histoire de la Nouvelle-France* (1609) de Marc Lescarbot, le *Journal très fidèle des observations faites lors des découvertes de la Nouvelle-France* (1613) et les *Voyages en Nouvelle-France (1604-1611)* de Samuel de Champlain, le *Grand voyage du pays des Hurons* (1632) de Gabriel Sagard, les *Mémoires de la cour d'Espagne depuis 1679 jusqu'en 1681* (1684) par le marquis de Villars, le *Journal du voyage de Siam* (1686) de l'abbé de Choisy et le *Journal d'un voyage fait aux Indes Orientales* (1690-1691) de Robert Challe. Les motifs du voyage étaient diversifiés : ils variaient du commerce (avec l'objectif de devenir riche) aux études (pour devenir savant) en passant par le divertissement (pour s'amuser) (Wolfzettel 187). Toutefois, tous ces voyages avaient une même quête de nouveauté en partage : « [l]'homme est un être dont l'essence est de s'approprier ce qui n'est pas lui. Le désir de l'altérité [sert comme motivation pour] la fuite, le voyage, la découverte et la conquête » (Affergan 41). À la recherche de cette nouveauté, les voyageurs se sont mis en route vers des destinations diverses avec des

²⁴ Luigi Monga, « Réalisme et Fiction dans l'écriture de voyage à la Renaissance » *Miroirs de textes : Récits de voyage et intertextualité*. Nice : CNRS, 1998: 47-57.

²⁵ Antoine Furetière, article « Voyage », *Dictionnaire universel*, 1690. Cité dans Sara E. Melzer, 42.

²⁶ Percy Adams. "Travel Literature of the Seventeenth and Eighteenth Centuries: A Review of Recent Approaches." *Texas Studies in Literature and Language: A Journal of the Humanities* 20 (1978): 488-515.

objectifs que nous pouvons classer en deux catégories : le voyage d'exploration au Nouveau Monde, et le voyage touristique dans le monde *civilisé* (Europe) (Veit 70). Par ailleurs, les voyages masculins dominaient alors en France²⁷.

Pour aborder le genre du récit de voyage à cette époque, nous nous référerons dans un premier temps à la définition de la création littéraire proposée par Alain Viala dans *Naissance de l'écrivain* :

[I]a création textuelle s'accomplit à travers un ensemble de *prismes*. Prisme de la langue et de la psychè de l'auteur, mais aussi prismes constitués par la structure même du champ et, au sein de celui-ci, par les codes particuliers de chaque institution entre elles. Prismes, aussi, des compétences et attentes des lecteurs, lesquels subissent à leur tour les effets du code des genres, des réputations établies par les critiques, des habitudes de pensée acquises au cours de leur formation ; bref, de toute une 'rhétorique du lecteur'. (10)

Cette description des différents prismes résume l'ensemble des éléments à partir et en regard desquels se crée la littérature. Elle souligne par la même occasion les points qui retiendront notre attention lors de l'analyse du texte, et qui relèvent des contextes poétique, historique et sociologique de production et de réception de l'œuvre.

Genre en évolution, le récit de voyage au XVII^e siècle est le résultat d'une tradition fort ancienne²⁸, allant du périple médiéval de Marco Polo (*Devisement du monde*, 1298) aux récits d'exploration en Amérique et hors d'Europe du XVI^e siècle²⁹ des voyageurs comme Jacques Cartier (*Bref récit et succincte narration de la navigation faite*

²⁷ Selon Daniel Carey, le voyage à cette époque était généralement entrepris par les jeunes hommes : « [c]ross cultural travel was undertaken by young men – either adolescents or in early maturity, but in any event at a 'formative' age – precisely because they were impressionable, so that they could take the impression of the other country into themselves. » (« Travel, Identity, and Cultural Difference, 1580-1700 » 46)

²⁸ La littérature de voyage au XVII^e siècle a des racines dans l'Antiquité : « Like the other literary vogue of the 1660s *nouvelles* and secret histories, voyage literature derived from a tradition with antecedents in classical antiquity. With the growth of European expansionist policies and increased sea travel in the sixteenth century, the tradition had lately been renewed » (Harth 224).

²⁹ Voir Marie-Christine Gomez-Géraud. *Écrire le voyage au XVI^e siècle en France*. Paris: Presses Universitaires de France, 2000.

en 1535 et 1536 par le capitaine Jacques Cartier [...], 1545), André Thévet (*Cosmographie et singularités de la France antarctique*, 1557) et Jean de Léry (*Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, 1578). À la place du voyage lointain, les Français du XVII^e siècle ont exploré les pays voisins peu connus dans un but missionnaire et colonisateur (Requemora 128). À cause de la nouveauté de leurs sujets, les écrivains voyageurs de l'époque ont tous eu l'avantage « [...] d'une certaine liberté quant à leur description » (Grélé 209)³⁰ et « ils profitaient [...] de l'engouement du public pour ce genre de récit [et d']une pleine et totale liberté d'invention qui leur était permise par la création d'un monde aux limites du connu [...] » (Grélé 210). À l'intérieur de ce genre du récit de voyage, l'écriture a pris diverses formes qui peuvent être divisées en trois sous-catégories : soit celles du journal intime, de l'écriture épistolaire et de la relation, ou encore un mélange de ces trois formes (Jiménez 204)³¹. De tous ces types de récit de voyage, la relation était la plus importante vers la fin du XVII^e siècle. La *Relation du voyage d'Espagne* de Madame d'Aulnoy mélange deux de ces tendances : l'écriture épistolaire et la relation et, de cette manière, son texte a trouvé sa place au sein des récits de voyage les plus lus de l'époque.

Avec l'accroissement de voyageurs au XVII^e siècle, la publication des relations de voyage a également augmenté et le nombre de nouvelles relations publiées a rapidement dépassé plus de 1300 publications vers la fin du XVII^e siècle (Melzer 37). Destinées aux

³⁰ Denis D. Grélé. "L'identité du héros dans les utopies du règne de Louis XIV." *Neophilologus* 87.2 (2003): 209-222.

³¹ *Journal intime* : observations et expériences écrites chaque jour.

Forme épistolaire : l'écriture de lettres qui raconte le voyage à un public précis.

Relation : raconte les particuliers d'un pays, son histoire et sa géographie, son peuple et leurs coutumes (Jiménez 204).

élites de la société française³² (Jiménez 205), les relations de voyage ont fait fureur parmi les lecteurs et ont vite remplacé le roman comme le genre le plus lu. Vers 1660, il n'y avait aucun texte plus à la mode que les relations (Melzer 40). Marie-Christine Gomez-Géraud explique les raisons de cet attrait dans son étude consacrée aux voyages de la Renaissance : « [l]e lecteur viendrait-il seulement chercher à lire le miroir du monde, il y trouverait bien davantage : le monde saisi à travers une conscience (celle du rédacteur, mais aussi celle de son époque), redessiné, régénéré par un regard – un nouveau monde en quelque sorte » (Gomez-Géraud 249)³³. Le succès littéraire connu par les relations se voit par son influence sur les autres genres littéraires, par exemple sur le roman³⁴ et le théâtre³⁵. Il est tributaire de « [...] l'apparition d'un nouveau public³⁶ [et de l'] expansion rapide du nombre de lecteurs [...] » (Viala 123) à cette époque³⁷. Même les dictionnaires s'appuyaient sur les relations de ce temps comme source majeure pour mettre à jour les définitions et pour s'enrichir de nouveaux termes grâce aux descriptions détaillées fournies par les voyageurs (42).

La relation, caractérisée par sa narration à la première personne et par ses descriptions réalistes des expériences de voyages vécues dans un milieu reconnaissable

³² La relation de voyage n'était pas un genre uniquement français. La relation française avait cependant une narration plus marquée. Les voyageurs anglais, hollandais, et espagnols, entre autres, ont également écrit des relations de voyage (Melzer 41).

³³ Marie-Christine Gomez-Géraud et Philippe Antoine (éds). *Roman et Récit de voyage*. Paris: Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2001.

³⁴ « The *Relations* were so popular in France that they nourished other genres of writing. If the *Relations* cultivated novelistic features of plot, character development, and dialogue, the novel in turn borrowed many features from the *Relation* » (Melzer 42).

³⁵ Une grande quantité de pièces de théâtre à cette époque se déroulaient dans un cadre exotique (Requemora 124).

³⁶ Viala nous explique que « [t]raditionnellement, l'écrivain avait surtout affaire à deux sortes de destinataires, les clercs et la cour. [...] La cour pouvait être une (la cour royale) ou multiple (cour des princes et des Grands), mais se caractérisait par la prépondérance d'une culture nobiliaire » (123). Toutefois, au XVII^e siècle, « [...] le marché de la littérature s'élargissait » (123) et le lectorat avec lui.

³⁷ Même s'il y avait une augmentation de lecteurs au XVII^e siècle, le lectorat demeurerait assez petit puisque la majeure partie de la société ne savait pas lire (Lough 173). John Lough. *An Introduction to Seventeenth Century France: The Years of Decline 1685-1715*. London: Longmans, 1954.

(Requemora 116), a comme objectif « [d']attirer l'attention du public sur le merveilleux des découvertes, l'étrangeté des aventures et l'agrément des gravures, qui pallient les maladresses des descriptions » (Chupeau 541)³⁸. Surtout, la relation est un document d'observation qui sert à la fois à plaire et instruire : « Très vite, une double lecture du voyage a été explicitement proposée : lecture utilitaire de celui qui cherche à s'informer [et] lecture de divertissement pour qui recherche avant tout le plaisir du dépaysement, de la surprise et de l'aventure extraordinaire » (ibid). Tout en étant source de documentation et, par conséquent, liée à la vérité, la relation de voyage présente certains procédés stylistiques et narratifs qui s'apparentent à ceux du genre romanesque. Ces éléments, qui ressortent dans l'écriture d'une relation, sont par exemple les récits enchâssés, la juxtaposition de personnages fictifs et historiques, ou encore les narrateurs secondaires à l'intérieur de la *Relation du voyage d'Espagne*, qui ont pour but le divertissement et l'évasion, et qui, évidemment, ne sont pas nécessairement liés à la réalité. Autrement dit, « si la relation, dans la perspective du témoignage documentaire, s'excluait de la littérature, elle tend à s'en rapprocher dès lors qu'elle se donne comme une source de plaisir et un instrument d'évasion » (ibid). Puisque les auteurs des relations créent des œuvres hybrides qui tentent à la fois de documenter la réalité du voyage et de plaire aux lecteurs de la même manière que les romans, la véracité des descriptions est inévitablement mise en question. Marie-Christine Gomez-Géraud résume bien ce balancement entre réalité et fiction : « [a]u terme de ce voyage en littérature [...] : la ligne de partage entre écriture référentielle et écriture fictionnelle n'est jamais définitive.

³⁸ Jacques Chupeau. "Les récits de voyage aux lisières du roman." *Revue d'histoire littéraire de la France* 77 (1977): 536-553.

[...] Le rédacteur de Voyages est plutôt un illusionniste capable de faire miroiter aux yeux du lecteur un mirage » (249).

Trois raisons expliquent cette hybridation littéraire. Il faut d'abord souligner le fait que le roman, à l'époque, voulait cacher son caractère de fiction par le recours aux descriptions vraisemblables, caractéristiques des relations (Requemora 123). D'un autre côté, la relation valorisait le style et le contenu plus divertissant, typique du roman. Les auteurs de relations ont alors mêlé les descriptions de choses vues et vécues avec celles imaginées ou exagérées pour mieux plaire aux lecteurs (124). Finalement, les historiens et géographes du XVII^e siècle avaient tendance à ne pas respecter les documents historiques et à les remplacer par des fabrications de l'imagination (ibid)³⁹. Cette situation donnait plus de liberté aux écrivains de voyages, mais en même temps les obligeait à prouver la véracité de leurs ouvrages, et à combattre pour leur réputation puisque leur crédibilité était mise en question. Jacques Chupeau cite le proverbe « a beau mentir qui vient de loin » pour démontrer le préjugé défavorable contre lequel les écrivains doivent lutter (540). À cause de cela, il explique que « [l]e premier devoir du voyageur est [...] de faire la preuve de sa bonne foi. S'il prend la plume, c'est en témoin sincère et non en auteur, parfois contre son gré et uniquement pour obéir au roi » (540). Madame d'Aulnoy aborde la question de la véracité des récits de voyage dans son adresse « Au Lecteur » :

Je n'ai écrit que ce que j'ai vu, ou ce que j'ai appris par des personnes d'une probité incontestable. Je n'en allègue point des noms inconnus, ni des gens dont la mort m'ait fourni la liberté de leur supposer des aventures. Il faut aussi remarquer le pays, l'humeur et le caractère en général de ceux dont je parle. Ces réflexions aideront à persuader que de certains événements sont familiers dans un endroit qui n'arriveraient peut-

³⁹ Même si les descriptions des historiens et géographes n'étaient pas tout à fait justes, on leur accordait quand même une certaine validité, et ce, en raison du respect témoigné à ces métiers (Bannister 1).

être pas dans un autre. Mais enfin, sans démêler leurs causes, je me contente d'assurer que ce qui est dans mes Mémoires, et ce que l'on trouvera dans cette Relation, est très exact et très conforme à la vérité. (31)⁴⁰

Madame d'Aulnoy ajoute, dans une lettre, qu'elle a dû s'informer à l'égard de plusieurs aspects pour mieux présenter l'actualité espagnole à sa cousine : « L'exactitude que j'ai à vous apprendre les choses que je crois dignes de votre curiosité, m'oblige très souvent de m'informer de plusieurs particularités que j'aurais négligées, si vous ne m'aviez pas dit qu'elles vous font plaisir, et que vous aimez à voyager sans sortir de votre cabinet » (157). En plus de cela, l'auteure justifie le délai d'écriture entre chacune de ses lettres en disant qu'elle « v[eut] être informée de plusieurs choses dont [elle va] rendre compte [à sa cousine] » (219).

D'après Sylvie Requemora, c'est par le style que les relations luttent contre les accusations de mauvaise foi à l'égard des descriptions, parce que, selon elle, les écrivains des relations font une « opération de séduction » : en tâchant de plaire aux lecteurs, ils essayent de les « [...] convaincre de la véracité de [leurs] dires » (Requemora 118). De plus, le style naturel et spontané des relations est cité dans les préfaces de chaque récit, comme justification et comme preuve que les descriptions présentées dans l'ouvrage sont vraies, et non seulement vraisemblables (Chupeau 540). En plus de son adresse « Au

⁴⁰ Dans son adresse au lecteur, Madame d'Aulnoy écrit : « [b]ien qu'il ne suffise pas d'écrire des choses vraies, mais qu'il faille encore qu'elles soient vraisemblables pour les faire croire, et que cette raison m'ait donné quelque envie d'ôter de ma relation les histoires qui y sont, j'en ai été empêchée par des personnes d'une naissance et d'un esprit si distingués qu'il me semble qu'en suivant leurs lumières je ne peux manquer. Je ne doute point qu'il n'y en ait d'autres qui ne m'accusent ici d'avoir mis des hyperboles, comme l'on a voulu persuader à l'égard des Mémoires de la cour d'Espagne. [...] Je n'ai écrit que ce que j'ai vu, ou ce que j'ai appris par des personnes d'une probité incontestable. Je n'en allègue point des noms inconnus, ni des gens dont la mort m'ait fourni la liberté de leur supposer des aventures. Il faut aussi remarquer le pays, l'humeur et le caractère en général de ceux dont je parle. Ces réflexions aideront à persuader que de certains événements sont familiers dans un endroit qui n'arriveraient peut-être pas dans un autre. Mais enfin, sans démêler leurs causes, je me contente d'assurer que ce qui est dans mes Mémoires, et ce que l'on trouvera dans cette Relation, est très exact et très conforme à la vérité » (d'Aulnoy 31).

Lecteur », Madame d'Aulnoy justifie la véracité de ses écrits grâce à son style naturel à l'intérieur de ses lettres : « Je vous dis les choses à mesure qu'elles me viennent dans l'esprit, et je les dis toutes fort mal ; mais comme vous m'aimez, ma chère cousine, cela me rassure contre mes fautes » (d'Aulnoy 218). Autrement dit, ses fautes et la spontanéité de son écriture sont précisément ce qui crée le style naturel et la vraisemblance dans sa relation.

II. La destination espagnole au XVII^e siècle

En ce qui concerne la situation du voyage en Espagne à l'époque classique, les historiens manifestaient une profonde ignorance relativement au pays et à son histoire. La documentation manquait. Pour cette raison, les lecteurs ne pouvaient pas vérifier les informations contenues dans les récits portant sur cette destination. Les écrivains de ces relations de voyage ont donc été jugés plus crédibles, et leurs ouvrages, plus authentiques (Herrero et Goulemot 312-313). En plus, la nouvelle célébrité des relations de voyage exigeait, pour maintenir l'intérêt du lectorat français, de mettre l'accent sur le divertissement et l'intrigue, et pour cette raison, les ouvrages consacrés à la société espagnole – exotique et fascinante – attiraient les lecteurs en grand nombre. Hester confirme que la *Relation du voyage d'Espagne* de Madame d'Aulnoy appartient également à cette catégorie de récit de voyage dont on faisait usage pour le divertissement (88).

Avant d'aller plus avant dans l'analyse du texte, quelques rappels historiques s'imposent. Le règne de Charles II (roi d'Espagne entre 1679-1700), et les dix ans précédant son règne, ont été marqués par une rare influence du pouvoir féminin dans la

politique du pays. La mère de Charles II, Mariana d'Autriche, a régné pendant dix ans, et après la venue de Charles II au trône, elle n'a pas cessé d'influencer les décisions de son fils (Campbell 109)⁴¹. Les deux femmes subséquentes du roi ont également exercé un certain pouvoir sur lui de même que sur la politique nationale (111). À propos de ce chapitre fascinant de l'histoire espagnole, JoEllen Campbell note : « [a]lthough women who were not fortunate enough to be part of the immediate royal family had little chance to be directly involved in politics in Spain or elsewhere in Europe, a queen could command as much power and respect as a king, despite contemporary views about the 'weaker sex' » (112).

Parallèlement à cette importance temporaire du pouvoir féminin, l'Espagne, une des nations les plus puissantes et une des destinations les plus populaires des voyageurs français au XVII^e siècle, a subi des changements majeurs à cette époque. Pour les Espagnols, ce siècle est marqué par de nombreuses guerres où l'empire colonial espagnol, le plus vaste du monde, a perdu sa position de pouvoir en Europe lors de la guerre de Succession (1701-1714). Dès les années 1640, il y a eu un déclin et une stagnation de l'Espagne, dus à la diminution de sa population : 1 250 000 citoyens sont morts en raison des épidémies comme la peste, la variole, le typhus, entre autres maladies (Payne 291)⁴². Entre 1677 et 1687, décade marquée par la dépression économique, c'était une époque de misère sans égal. Les conditions météorologiques étaient catastrophiques, réduisant la production agricole et créant un manque de nourriture. La malnutrition s'est accrue et les maladies ont augmenté énormément. Il y avait également une crise monétaire parce qu'à

⁴¹ JoEllen M. Campbell. "Women and Facitonalism in the Court of Charles II of Spain." Magdalena S. Sánchez et Alain Saint-Saëns (éds). *Spanish Women in the Golden age: Images and Realities*. London: Greenwood, 1996.

⁴² Stanley G. Payne. *A History of Spain and Portugal*. Vol. 1. Wisconsin: University of Wisconsin Press, 1973.

cette époque 10% de la population espagnole était noble et détenait la richesse du pays. Cette crise a fait de Madrid la ville la plus chère d'Europe (321).

Bien que le XVII^e siècle ait été marqué par la perte, il a également été le Siècle d'or de la culture espagnole. De plus en plus la littérature espagnole s'infiltrait en France et les Français ont commencé à la lire dans sa forme originale (en espagnol). Le *Don Quichotte* de Miguel de Cervantès⁴³, entre autres, reflétait une image exotique et mystérieuse de l'Espagne, de son histoire et de ses coutumes étrangères (Palmer, *Pseudo* 223-224). Même les salons littéraires français s'intéressaient à tout ce qui était espagnol (Rogers 208-209). Autrement dit, l'Espagne était à la mode. Par conséquent, les relations de voyage en Espagne ont attiré les lecteurs en grand nombre à cause de leur intérêt insatiable pour les mœurs espagnoles, y compris les détails de la vie quotidienne (Herrero et Goulemot 312). Leur intérêt provenait non seulement de la question de la Succession espagnole – qui déterminerait le futur de l'Espagne – mais aussi du déclin du pouvoir que l'Espagne vivait à cette époque (Palmer, *Pseudo* 223)⁴⁴. La Succession espagnole attirait les intérêts français à cause du fait que Charles II (le roi d'Espagne qui allait mourir en 1700) n'avait pas d'héritier. Louis XIV soutenait alors que sa femme, Maria Teresa (la fille de Philippe IV), devait lui succéder (Kamen, *Spain 1469-1715* 261)⁴⁵. L'Espagne retenait aussi l'intérêt français à travers la volonté d'améliorer les relations franco-espagnoles (Seguin 9) et, finalement, en raison de la mort mystérieuse⁴⁶

⁴³ Madame d'Aulnoy connaît l'histoire de *Don Quichotte* de Miguel de Cervantès et l'a trouvée intéressante : « [...] la naïveté et la finesse des expressions, la force des proverbes et ce que les Espagnols appellent *el pico*, c'est-à-dire la pointe et la délicatesse de la langue, paraissent tout autrement que les traductions que nous en voyons en notre langue. Je prenais tant de plaisir à le lire » (D'Aulnoy 339).

⁴⁴ Melvin D Palmer. "Madame d'Aulnoy's Pseudo-Autobiographical Works on Spain." *Romanische Forschungen* 83 (1971): 220-229.

⁴⁵ Henry Kamen. *Spain 1469-1714: A Society of Conflict*. New York: Longman, 1980.

⁴⁶ Henry Kamen explique que les événements avant le mort de Marie-Louise d'Orléans et son expérience en Espagne ont incité l'intérêt français à l'égard de l'Espagne. « In 1685 the queen seems to have been

de Marie Louise d'Orléans, épouse de Charles II (McLeod 94). Par ailleurs, le XVII^e siècle a été marqué, selon le terme de Daniel-Henri Pageaux⁴⁷, par l'accroissement de l'exotisme ibérique, accommodé au goût français :

[une] période où surgissent les premières images d'un exotisme ornemental concernant l'Espagne : ballets, musique plaisante à la guitare, tapisseries, etc. qui mettent la culture espagnole au niveau (qui la ravalent au niveau) d'un simple ornement, accessoire. On peut toujours 'consommer' de la littérature espagnole, la traduire et la lire, on s'aperçoit qu'il s'agit toujours d'adaptations fortement francisées, de textes parfois tronqués, au nom d'un constant principe : le 'goût' français ne saurait accepter, tolérer le 'goût' espagnol. (6-7)

En raison de ce « goût français », l'écriture de voyages en Espagne et les descriptions de ces voyages portaient souvent préjudice au pays et à son peuple. Les idées préconçues et erronées de ce qui est « espagnol » se perpétuaient dans les récits grâce à une majorité d'ouvrages peignant l'image d'un pays et d'un peuple peu civilisés. Les stéréotypes qui se répètent d'un texte à l'autre⁴⁸ sont ceux de « l'auberge espagnole », de la pauvreté du peuple comme de leurs logements, de leur nourriture immangeable, de leurs vices et de leurs mœurs peu civilisées⁴⁹, de leur passion exacerbée dans l'amour, de leur violence et de leur vengeance excessives, de leur manque d'éducation, de leurs croyances ridicules et superstitieuses, et finalement de leurs coutumes barbares comme la corrida

accused of aborting a possible birth. Marie Louise became more hostile to those around her and hinted at attempts to poison her. In August 1687 she suffered serious gastric troubles and even lost consciousness; her condition was excellent in the spring of 1688 but in the autumn she was taken ill again for several months. [...] In February 1689 an unfortunate turn of events stunned the court. On Tuesday the 8th Marie Louise hurt herself slightly when out riding near El Prado. The next day she kept to her bed but became ill during the night and kept saying that she had been poisoned; she remained close to death, with fever and incessant vomiting, for two more days, and dies shortly before 9 a.m. on 12 February » (Kamen 374).

⁴⁷ Daniel-Henri Pageaux. "Un aspect des relations culturelles entre la France et la péninsule ibérique: réflexions sur l'exotisme ibérique." J. Th. Leerssen et M. van Montfrans (éds). *Yearbook of European Studies/Annuaire d'Études Europeennes*. Atlanta: Rodolpi, 1989.

⁴⁸ Les préjugés français concernant les Espagnols et leur pays ont subsisté au-delà du XVII^e. Herrero et Goulemot soulignent ces stéréotypes dans plusieurs récits de voyage en Espagne jusqu'à la fin du XVIII^e siècle (Herrero et Goulemot 317-318).

⁴⁹ Les hommes qui boivent dans la même tasse et le manque de fourchettes sont cités comme exemples de mœurs espagnoles peu raffinées (Herrero et Goulemot 318).

(Herrero et Goulemot 317-318). Ces images défavorables de l'Espagne primitive proviennent des idées préconçues des voyageurs : « [...] le voyage en Espagne ne ser[vait] que pour confirmer [leurs] opinions déjà faites [...] car leur image de l'Espagne n'aurait rien changé à l'idée que leurs contemporains s'en faisaient d'avance » (Cioranescu 92)⁵⁰. De plus, l'obligation de voyager (pour des raisons diverses) incitait souvent les individus à faire des observations négatives, puisque « [l]es témoins ont des circonstances atténuantes : ce ne sont pas des touristes ou des voyageurs désintéressés, mais des individus obligés par leur emploi à entreprendre un voyage qu'ils n'ont pas voulu, ou tout au moins dont ils n'avaient pas rêvé. L'Espagne leur a été imposée » (ibid). Les conditions de voyage de l'époque n'avaient rien pour améliorer la situation.

Voyager en Espagne au XVII^e siècle était un tour d'adresse. On disait que le voyageur qui tentait d'y voyager à cette époque était plutôt un explorateur qu'un touriste à cause de la grande difficulté de l'entreprise : « [the] extreme difficulty of Spanish travel prevented more than an occasional venturesome sightseer from attempting to extend his tour to the Iberian Peninsula »⁵¹ (Shaw 57)⁵². Bien que l'Espagne posait des problèmes aux touristes européens, la majorité de ces problèmes existaient également dans les autres pays européens⁵³, mais puisque l'Espagne souffrait d'un préjugé défavorable de la part des autres pays en Europe, il se peut que les récits de voyage en Espagne grossissaient et

⁵⁰ Alexandre Cioranescu. *Le masque et le visage: du baroque espagnol au classicisme français*. Genève: Librairie Droz, 1983.

⁵¹ Cité dans Shaw, l'observation originel se trouve dans : William Edward Mead. *The Grand Tour in the Eighteenth Century*. (1914).

⁵² Michael Crozier Shaw. "A Tour no Man Will Attempt Twice': Travelling in Spain in the Eighteenth Century." *Cross-Cultural Travel: Papers from the Royal Irish Academy Symposium on Literature and Travel*. Jane Conroy (éd and introd). New York: Peter Lang, xxii, 2003. 57-67.

⁵³ Selon Shaw, les obstacles auxquels les voyageurs en Espagne devaient faire face, n'étaient pas aussi singuliers que l'on pensait à l'époque. Il note : « [p]roblems such as rapacious customs officers, greedy innkeepers and dishonest servants were an integral part of European travel of the time; in this respect Spain was no better or no worse than France or Italy » (57).

exagéraient les problèmes vécus par l'étranger, soit pour décourager les autres d'y aller, soit pour diffuser l'image d'une nation moins civilisée que le reste des puissances européennes (Shaw 57). Il reste que partir en Espagne au XVII^e siècle n'était pas sans menaces ni difficultés. Ces obstacles incluent les aspects associés au périple (la mauvaise condition ou la insuffisance du réseau routier, la piètre qualité des logements et aussi l'ennui ressenti pendant un long voyage), les aspects associés à la confrontation avec une autre culture (l'ignorance de la langue espagnole, la différence des goûts pour la nourriture, pour la mode vestimentaire, pour l'architecture de la ville et pour les coutumes, etc.), et finalement les aspects de la géographie (les montagnes, le paysage aride, les rivières et le temps variable) (58). D'après les sources documentaires, les épreuves du voyage en Espagne les plus répandues sont les douanes⁵⁴, le périple lui-même, et les logements (ou le manque de logements). À cause de tout cela, le voyage au XVII^e siècle présentait parfois d'immenses difficultés pour les voyageurs, difficultés qui se multipliaient pour la voyageuse qui entreprenait le périple seule.

III. Écrire et voyager au féminin : Le cas de Madame d'Aulnoy

L'attrait de Madame d'Aulnoy pour le voyage et l'écriture est intimement lié à son parcours mondain et intellectuel. L'éducation des filles en France au XVII^e siècle était limitée en comparaison à celle des garçons, mais Madame d'Aulnoy a eu la chance

⁵⁴ Les douanes espagnoles se trouvaient entre chaque province espagnole, et constituaient un ennui énorme pour les voyageurs. Defourneaux explique : « [b]etween Castille and the other kingdoms – or, to be more precise, provinces – there are 'toll-houses', or control points, where there are customs officers and guards, and you are not allowed to enter or leave a province, under the threat of a severe penalty, unless you register your apparel, merchandise and money, and pay for everything even if it is a little used. Moreover, one has to have a passport. The possession of one, however, does not prevent the functionary from questioning it, saying that it is not in order, and pretending to check whether there is more in your trunks and valises than you have declared in your papers. The fact is they want to hold you to ransom for a few more pistols before they let you go on your way » (14).

d'avoir un père soucieux de son instruction. Dès son enfance, son père a pris en charge son éducation⁵⁵. Les amis fréquentant la maison paternelle ont également enrichi Madame d'Aulnoy dans sa formation intellectuelle : « Mon père loua une maison au Marais qui ne désemplit pas. Saint-Evremond y emmena sa coterie. [...] Le plus scintillant était l'abbé de Choisy qui devint plus tard mon ami. On discutait de tout, de Dieu, du diable, de l'éducation des filles, [et] de ces nouvelles découvertes qui refaisaient les sciences [...] » (D'Aulnoy, *Histoire*, 17)⁵⁶. Madame d'Aulnoy raconte que, en plus de la fréquentation de ses parents et de leurs cercles d'amis savants, le temps passé au couvent lui a appris les coutumes raffinées de la cour (27)⁵⁷, et elle apprenait des langues étrangères avec ses gouvernantes anglaises et espagnoles (19)⁵⁸. Autant d'atouts qui lui auraient été utiles à la cour d'Espagne. Madame d'Aulnoy s'est également inspirée de l'écriture de sa tante, Madame Des Loges, et elle s'affirme en tant qu'auteure en disant qu'elle lui ressemble (30). La préciosité, les salons littéraires et la haute société parisienne à laquelle elle appartenait l'ont aussi influencée, en particulier dans le cadre de son salon au Faubourg Saint-Germain⁵⁹ (Mcleod 92-93).

⁵⁵ Madame d'Aulnoy a écrit ses mémoires intitulés *Histoire de la comtesse d'Aulnoy* (1699), et à cause de cela elle est véritablement la première voyageuse à avoir rédigé sa propre biographie (Relke, 114). Dans ses mémoires, elle explique : « [m]on père dirigeait mon éducation. Il avait sur l'instruction des filles des idées nouvelles. Quand je fus un peu plus grande, il fit venir un précepteur d'Honfleur pour m'apprendre le latin, l'histoire, le globe et les cartes » (D'Aulnoy, *Histoires*, 20).

⁵⁶ Marie-Catherine Le Jumel de Berneville D'Aulnoy. *Histoire de la comtesse d'Aulnoy*. Fernande Gontier (éd): Perrin, 2005.

⁵⁷ Elle explique : « En vérité, je m'efforçais de plaire et je me donnais tout entière à un enseignement qui me fit rechercher plus tard. Je m'essayais à ces usages de la table qui rendirent la cour de France la plus civile du monde et devinrent le modèle que chacun voulait imiter. Je cessai de rompre mon pain, un signe de glotonnerie inexcusable en société, et le coupais avec un couteau. » (D'Aulnoy, *Histoires*, 27).

⁵⁸ Madame d'Aulnoy nous explique que « [c]'était la dernière rage d'apprendre cette langue [espagnole] qui créait des coterie à la Cour. » (D'Aulnoy, *Histoires*, 19).

⁵⁹ Le salon de Madame d'Aulnoy attirait les individus influents comme Madame de Murat, Mademoiselle de l'Héritier, Madame Dunoyer, Charles de Saint-Evremond. Elle a même attiré les personnes de la cour, y compris la duchesse de Bourbon et la princesse de Conti (Prud'homme 160).

Madame d'Aulnoy avait sa place dans une nouvelle vague de femmes de lettres à la fin du XVII^e siècle⁶⁰. Ces lettrées, qui fréquentaient les salons, ont eu un grand succès et se sont accomplies comme auteures malgré le peu de liberté qui leur était accordée comparativement aux hommes de lettres (Prud'homme 23)⁶¹. Viala nomme les salons des « lieux de médiation », puisque « [d]'une part, les écrivains s'y trouvent en contact avec une élite sociale de leurs lecteurs et peuvent observer les tendances du goût mondain dominant. Mais, d'autre part, l'élite sociale cherche là des moyens de distinction : converser avec les auteurs lui permet d'être en prise directe sur l'actualité de la production littéraire [...] » (132). L'auteur ajoute que « [...] les salons attirent à la littérature les femmes [...], car un salon se structure toujours autour d'une personnalité féminine et que, encore peu instruites, les dames de la bonne société trouvaient là une activité culturelle qui exigeait l'art des manières (que leur éducation leur apprenait) mais non un savoir poussé (que leur instruction leur refusait) » (135). À l'égard des femmes de lettres du XVII^e siècle, Anne E. Duggan note : « [women were] active subjects in a dialogical process constitutive of the literary and cultural field of the period. [These] [w]omen writers, then, cannot simply be categorized as minor players within cultural history and this relegated to the margins of literary history » (Duggan 240). Par ailleurs, Madame d'Aulnoy publiait anonymement, mais le public a vite deviné son identité et, par conséquent, Madame d'Aulnoy a tiré profit de son travail (160). Femme ingénieuse, elle a prouvé sa grande connaissance du lectorat en intégrant à sa *Relation du voyage*

⁶⁰ Helen Michelle Prud'homme a employé, à la suite de Joan DeJean, le terme « notorious women » pour décrire ces femmes de lettres non-conformistes (1).
Joan DeJean. "Amazons and Literary Women: Female Culture during the Reign of the Sun King." David Lee Rubin (éd). *Sun King: The Ascendancy of French Culture during the Reign of Louis XIV*. Washington: Folger, 1992.

⁶¹ Helen Michelle Prud'homme. "Notorious women": *Women writers and nouvelle galante, 1663-1708*. Diss. The University of Texas at Austin, 1995. [Dissertations & Theses: Full Text](#). ProQuest.

d'Espagne deux goûts littéraires de l'époque : l'écriture épistolaire et les anecdotes sur l'Espagne.

Madame d'Aulnoy, connue notamment comme la première femme auteure d'un récit appartenant à un genre typiquement dominé par les hommes (Hester 88), a publié sa *Relation du voyage d'Espagne* en 1691. Cette relation a connu beaucoup de succès grâce à son style d'écriture plein d'« imagination » et de « sensibilité », de « naturel » et d'« enjouement » (SIEFAR, *Aulnoy* par. 1)⁶². On y trouve « [d]es détails charmants et bien narrés [...] ; des portraits peints agréablement, des notions curieuses sur l'histoire, les lois, les mœurs et les coutumes du pays que parcourt Madame d'Aulnoy, [qui] rendent la lecture attachante. » (ibid). L'auteure a su mener ces éléments, typiques des récits de voyage, à un degré de perfection rarement égalé. Écrite en forme épistolaire, la *Relation du voyage d'Espagne* est divisée en quinze lettres adressées à une cousine. Les sept premières lettres (du 20 février 1679 au 15 mars de la même année) décrivent le voyage de Madame d'Aulnoy et de son enfant (une fille, rarement mentionnée) qui voyageait avec elle. Les lettres huit à quatorze (du 28 mars au 30 septembre 1679) racontent ses expériences à Madrid et à la cour d'Espagne, et elles sont remplies de détails et d'observations sur tout ce qui l'entoure. La quinzième et dernière lettre (écrite le 28 septembre 1680, presque un an après la lettre précédente) raconte l'arrivée à Madrid de Marie-Louise d'Orléans, la nièce de Louis XIV. L'auteure décrit les célébrations de même que tous les préparatifs et toutes les coutumes qui entourent le mariage de la future reine d'Espagne. Remplie d'observations détaillées, la *Relation du voyage d'Espagne* a fourni tant de nouvelles connaissances sur le pays, les mœurs, les morales et les coutumes

⁶² “Aulnoy, (Marie-Catherine Jumelle de Barneville, comtesse d’). *Grand Dictionnaire des femmes de l’Ancienne France (SIEFAR)*. 15 January 2008 <<http://www.siefar.org>>.

espagnoles, que ce récit a été utilisé pour enrichir les dictionnaires de l'époque⁶³ (Melzer 42), de même que l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert (SIEFAR, *Aulnoy* par. 1). Cette relation, née de la probable expérience de Madame d'Aulnoy en Espagne, est reconnue comme le plus célèbre et le plus instructif⁶⁴ récit d'un voyage en Espagne au XVII^e siècle (Prud'homme 166). Bien que le succès de Madame d'Aulnoy ait été remarquable, certains critiques ont quand même rejeté son écriture en l'assimilant à des histoires de cour pleines de bavardages plutôt qu'à la littérature. Quant à l'interrogation sur la véracité de l'œuvre et sur sa nature proprement littéraire, Alain Viala explique que ces discussions et disputes concernant la hiérarchie et les limites du champ littéraire sont récurrentes et concernent tous les siècles (9).

Si Madame d'Aulnoy, membre de la haute société française, a véritablement voyagé en Espagne, et que la narratrice de la *Relation* est son double, cela signifie qu'elle a dû surmonter plusieurs obstacles pour entreprendre un voyage qui ne comprenait initialement aucun compagnon masculin. Contrairement aux usages de l'époque, elle a ainsi peut-être tenté un voyage que même plusieurs hommes n'auraient osé entreprendre. S'il n'est pas assuré qu'elle ait rompu avec la tradition comme voyageuse, il est par ailleurs certain qu'elle l'a fait comme écrivaine, en présentant une perspective féminine sur une période unique de l'histoire espagnole, une période marquée, comme nous

⁶³ Sara Melzer a remarqué que Furetière a beaucoup utilisé les informations contenues dans la *Relation du voyage d'Espagne* pour enrichir son *Dictionnaire universel* (1690).

⁶⁴ Nathalie Hester explique que la relation de Madame d'Aulnoy comprend tous les éléments essentiels à un récit de voyage : « [...] it provides information about dates and distances, references to the difficulties and perils of travel, practicalities regarding food and lodging (including prices), details about landscapes and urban architecture; it deliberates about customs and social mores and offers ample reflections on the temperament and personality of the Spanish. The narrator gives topographical names, details about how to get transportation, and describes monuments, language, and dress. She complains about hotel service, cuisine, swindling by innkeepers, and slow mail delivery. Perhaps evoking the "storm at sea" topos of many travel and, more particularly, navigational accounts, d'Aulnoy, adapting to travel by land, recalls almost perishing in a flash flood on her way south from France. She also lists the income of members of the Spanish court, giving their offices and titles of nobility, and enumerates Spanish land holdings in the Americas » (95).

l'avons souligné plus tôt, par la présence exceptionnelle d'une puissance féminine dans la monarchie espagnole, celle de Mariana d'Autriche, mère et conseillère de Charles II. En plus des observations uniques sur le monde féminin en Espagne, la présence de l'écriture épistolaire (un genre considéré acceptable pour une écrivaine) à l'intérieur du récit de voyage (un genre masculin par excellence) a permis à Madame d'Aulnoy d'aller au-delà des limites d'une femme de lettres française à cette époque :

D'Aulnoy positions herself on two planes of authority: on the one hand, she is assuming the authority of the traveler and producer of truthful travel accounts, a male model of authority. On the other hand, she presents herself as a woman of letters invested with the specifically female authority accorded women who write in certain approved forms, such as epistolary writing, memoirs, and historical novels [...]. In short, d'Aulnoy manages to have it both ways. (Hester 96-97)

Par ailleurs, l'écriture de Madame d'Aulnoy démontre un haut degré de fierté et un sentiment de supériorité typique de la classe à laquelle elle appartient (Neemann 103)⁶⁵. Selon Harold Neemann, cette attitude de supériorité par rapport aux autres classes de la société est évidente dans les descriptions condescendantes qui parsèment le texte (104)⁶⁶.

⁶⁵ Harold Neemann. "The Road to Spain: Mme d'Aulnoy's 1691 Travel Account *Relation du Voyage d'Espagne*." *The Image of the Road in Literature, Media, and Society*. Will Wright et Steven Kaplan (éds et introd.). Pueblo, CO: Society for the Interdisciplinary Study of Social Imagery, Colorado State University-Pueblo, 2005. 103-106.

⁶⁶ Les exemples qui montrent l'attitude parfois condescendante par rapport aux autres classes de la société sont ses descriptions des auberges en Espagne où, elle explique : « [l']escalier par où l'on monte est fort étroit et ressemble à une méchante échelle. La *señora de la casa* vous reçoit en robe détournée et en manches abattues ; elle a le temps de prendre ses habits du dimanche, pendant que l'on descend de la litière, et elle n'y manque jamais, car elles sont toutes pauvres et glorieuses. L'on vous fait entrer dans une chambre dont les murailles sont assez blanches, couvertes de mille petits tableaux de dévotion, fort mal faits ; les lits sont sans rideaux, les couvertures de coton à houppes passablement propres, les draps grands comme des serviettes et les serviettes comme de petits mouchoirs de poche ; encore faut-il être dans une grosse ville pour en trouver trois ou quatre, car ailleurs, il n'y en a point du tout, non plus que de fourchettes. Il n'y a qu'une tasse dans tout la maison, et si les muletiers la tiennent les premiers, ce qui arrive toujours s'ils veulent (car on les sert avec plus de respect que ceux qu'ils conduisent), il faut attendre patiemment qu'elle ne leur soit plus nécessaire, ou boire dans une cruche. Il est impossible de se chauffer sans étouffer ; elles n'ont point de cheminée. Il est de même dans toutes les maisons que l'on trouve sur la route. On fait un trou au haut du plancher et la fumée sort par là. Le feu est au milieu de la cuisine. L'on met ce que l'on veut faire rôtir sur des tuiles par terre, et quand cela est bien grillé d'un côté, on le tourne de l'autre. [...] Je ne crois pas qu'on puisse mieux représenter l'enfer, qu'en représentant ces sortes de cuisines et les gens que l'on trouve dedans ; car, sans compter cette fumée horrible qui aveugle et suffoque,

Il est incontestable que Madame d'Aulnoy ait voulu se différencier des Espagnols, et cela se voit à plusieurs reprises dans le texte⁶⁷. Sa relation reprend les idées préconçues de l'élite française par rapport aux Espagnols et le texte perpétue par ses descriptions l'image d'un peuple peu civilisé⁶⁸. Selon Pageaux, à cause des nombreuses guerres entre

ils sont une douzaine d'hommes et autant de femmes plus noirs que des diables, puants et sales comme des cochons, et vêtus comme des gueux. Il y en a toujours quelqu'un qui racle impudemment une méchante guitare, et qui chante comme un chat enrôlé. Les femmes sont toute échevelées, on les prendrait pour des Bacchantes ; elles ont des colliers de verre dont les grains sont aussi gros que des noix ; ils font cinq ou six toujours à leur col, et servant à cacher la plus vilaine peau du monde. Ils sont tous plus voleurs que des chouettes, et ils ne s'empressent à vous servir que pour vous prendre quelque chose, quoi que ce soit, ne fut-ce d'une épingle, elle est prise de bonne guerre quand on la prend à un Français' » (d'Aulnoy 90-91). Cette infériorisation de ceux qui n'appartiennent pas à la haute société se voit également dans la description de comment les propriétaires de auberges ont abusé de la crédulité de Madame d'Aulnoy : « Quand je voulus me coucher, l'on me conduisait dans une galerie pleine de lits, comme on les voit dans les hôpitaux. Je dis que cela était ridicule, et que, n'en ayant besoin que de quatre, il n'était pas nécessaire de m'en donner trente et de me mettre dans une halle où j'allai geler. On me répondit que c'était le lieu le plus propre de la maison, et il fallut en passer par là. Je fis dresser mon lit, mais j'étais à peine couchée que l'on frappa doucement à ma porte. Mes femmes l'ouvrirent et demeurèrent bien surprises de voir le maître et la maîtresse suivis d'une douzaine de misérables, et si déshabillés qu'ils étaient presque nus. [...] La maîtresse s'approcha de moi et me dit que c'étaient d'honnêtes voyageurs qui allaient coucher dans les lits qui étaient de reste. [...] 'Il faut, Madame, que vous [...] payez [pour ces lits], ou que ces monsieurs y demeurent'. [...] Je m'apaisai donc, et je tombai d'accord de payer vingt sols pour chacun de ses lits. [...] Le lendemain, je pensai pâmer de rire [...] quand je connus l'habileté de mes hôtes pour me ruiner ; car vous saurez, en premier lieu, que ces prétendus voyageurs étaient leurs voisins, et qu'ils sont accoutumés à ce manège lorsqu'ils voient des étrangers [...] » (d'Aulnoy 104-105).

⁶⁷ Madame d'Aulnoy insiste sur le contraste entre son caractère incrédule et celui des Espagnoles superstitieuses qui croient au mauvais œil (171-172). Pour plus de renseignements à l'égard des superstitions voir Chapitre 2, Partie I.

⁶⁸ Les idées qui perpétuent cette image des Espagnols comme un peuple peu civilisé sont évidentes dans la description du caractère Espagnol faite par don Fernand de Tolède pour Madame d'Aulnoy : « 'Les Espagnols [...] sont colères, vindicatifs sans faire paraître d'emportement, libéraux sans ostentation, sobres pour le manger, trop présomptueux dans la prospérité, trop rampants dans la mauvaise fortune. Ils adorent les femmes, et ils sont si fort prévenus en leur faveur que l'esprit n'a point assez de part au choix de leurs maîtresses. Ils sont [...] opiniâtres, paresseux [...]. Ils sont prudents, jaloux sans mesure, désintéressés, peu économes, cachés, superstitieux, fort catholiques, du moins en apparence [...]. Ils seraient capables de plus belles sciences, s'ils daignaient s'y appliquer. [...] Ils connaissent le péril et ils l'évitent ; leur plus grand défaut, selon moi, c'est la passion de se venger et les moyens qu'ils y emploient. Leurs maximes, là-dessus, sont absolument opposées au christianisme et à l'honneur. Lorsqu'ils ont reçu un affront, ils font assassiner celui qui le leur a fait. Ils ne se contentent pas de cela, car ils font assassiner aussi ceux qu'ils ont offensés, dans l'appréhension d'être prévenus, sachant bien que s'ils ne tuent ils seront tués. Ils prétendent s'en justifier quand ils disent que leur ennemi ayant pris le premier avantage, ils doivent s'assurer du second ; que s'ils y manquaient, ils feraient tout à leur réputation ; que l'on ne se bat point avec un homme qui vous a insulté ; qu'il faut se mettre en état de l'en punir sans courir la moitié du danger. Il est vrai que l'impunité autorise cette conduite, car le privilège des églises et des couvents d'Espagne est de donner une retraite assurée aux criminels, et, tout autant qu'ils le peuvent, ils commettent leurs mauvaises actions proche du sanctuaire, pour n'avoir guère de chemin à faire jusqu'à l'autel ; on le voit souvent embrassé par un scélérat, le poignard encore à la main, tout sanglant du meurtre qu'il vient de commettre' » (d'Aulnoy 87-88). Autres notions préconçues qui infériorise les Espagnols, ou les dépeignent comme un peuple peu civilisé sont : qu'ils ne sont pas fidèles (76), qu'ils sont violents (98), qu'ils sont désespérés

la France et l'Espagne, une 'antipathie' s'est créée entre les deux nations, une idée « [...] reprise et illustrée en France par [...] la Comtesse d'Aulnoy dans des écrits qui fixent à jamais l'irréductible 'différence' entre Français et Espagnols, entre Cour d'Espagne et Cour de France » (4-5). Ainsi, l'ouvrage de Madame d'Aulnoy nous renseigne sur la façon dont les Français percevaient une autre culture :

[Madame d'Aulnoy] seems to have relied on many preexisting prejudices and stereotypes about the Spaniards shared by her readers. Her approach thus affirms a sense of French superiority so prevalent under Louis XIV. [...] [A] certain degree of arrogance in the seventeenth-century French national psyche may well explain Mme d'Aulnoy's attitude toward the Spanish people and their society. Yet, her comments on Spanish culture are especially indicative of her sense of self-awareness as a member of the French upper classes. [...] A close look at her travel account shows that the French elite's need for distinguishing itself both socially and culturally from the so-called inferior classes actually extends across national borders as well [and] therefore allows us valuable insight into a seventeenth-century French perception of a different culture. (105-106)

Alexandre Cioranescu est d'accord avec cette affirmation et remarque qu'« il est fréquent d'observer que le témoignage [de l'étranger en visite] est le plus souvent négatif », que « [l]es voyageurs ne sont pas enthousiastes du pays qu'ils viennent de connaître » et que « [l]e voyage n'est que la confirmation de ce que l'on pensait savoir d'avance ou de ce que l'on avait lu dans un livre antérieur » (57)⁶⁹. Bien que Madame d'Aulnoy exprime un sentiment de supériorité française⁷⁰, elle reconnaît également la supériorité des

quant à l'amour (98, 177, 226, 300), qu'ils ont une gravité sévère (87, 151), qu'ils sont vraiment superstitieux (171), qu'ils aiment se venger sur chaque personne qui les insulte (89, 284) et qu'ils sont un peuple trop informel dans leur conduite (212, 315, 371).

⁶⁹ Cioranescu explique davantage que « [l]'attitude anti-espagnole a aussi une autre justification générale. Camus avait déjà observé que la nouveauté scandalise facilement les esprits communs ; et en Espagne il y avait trop de choses nouvelles. On se plaint aussi du mauvais accueil réservé aux Français » (58).

⁷⁰ Madame d'Aulnoy note la supériorité française (selon son opinion) à travers la relation que les châteaux en France sont plus beaux qu'en Espagne (55, 170), que la France est plus civilisée parce les femmes ne mangent pas à terre (196), que les princesses françaises profitent de plus de liberté en France (210), que les Français respectent la formalité dans leur comportement (212), que la France n'a pas de coutumes barbares comme la corrida des taureaux (261), que la langue française est supérieure à l'espagnole (263) et que les livres sont mieux imprimés et d'une qualité supérieur en France (305).

Espagnols ; ses jugements ne sont donc pas toujours négatifs ou dépréciatifs⁷¹. Indépendamment de la question des préjugés et stéréotypes contenus dans la *Relation du voyage d'Espagne*, le texte de Madame d'Aulnoy a eu un grand succès auprès des lecteurs en raison de sa forme épistolaire et de son usage des portraits littéraires.

Le choix épistolaire, forme d'écriture célèbre chez les femmes de lettres françaises de l'époque, enrichit son style d'écriture et

[...] la lettre offre une grande liberté de composition à la narratrice, qui peut s'adonner au plaisir de l'écriture et donner à son discours la fluidité d'une pensée ne répondant à aucun plan préconçu. Le dialogue apparent n'est alors qu'une convention de plus, qui établit une connivence entre l'auteur et le véritable destinataire de l'œuvre, le lecteur. Le ton personnel, les confidences, les interpellations de la destinatrice, le saut d'une information à l'autre, tout confère à ce récit de voyage un tour naturel extrêmement vivant [...]. (Seguin 14-15)

De plus, l'écriture en forme de lettres a créé un style plus familier et intime. L'écriture épistolaire de Madame d'Aulnoy s'adresse à une cousine, alors il y a une familiarité ou une intimité dans ses écrits, et pour le lecteur cela donne l'impression que l'on s'adresse à lui personnellement⁷². L'écriture de Madame d'Aulnoy s'appuie également sur la mode des portraits littéraires qui faisaient fureur à l'époque, et dont le succès provenait de son usage dans les salons, sous forme orale ou écrite (Harth 68)⁷³. Lié au genre du récit de voyage en ce qui concerne la vraisemblance requise par les descriptions (69), les portraits

⁷¹ Madame d'Aulnoy remarque que les Espagnoles possèdent une beauté incomparable (213), que le temps en Espagne était beaucoup plus beau qu'en France (189), que les maisons espagnoles étaient jolies et moins chères qu'en France (199), que les femmes d'Espagne marchent mieux que les Françaises quand elles portent les talons et, en fait, elles marchent comme elles veulent (200), que les mariages respectent la hiérarchie sociale et les mésalliances n'existent pas en Espagne au point qu'ils existent en France (212), que la pont à Ségovie est si belle qu'elle est incomparable, si non plus belle, que la Pont Neuf à Paris (241) et que l'amour est beaucoup plus passionné et ingénieux en Espagne qu'en France (314-315).

⁷² Quelques exemples qui démontrent la familiarité avec laquelle Madame d'Aulnoy compose les lettres sont : « Je vous ai marqué par ma dernière lettre [...] » (d'Aulnoy 33), « Vous savez [...] » (ibid), « [...] je ne veux pas laisser passer cette occasion de vous donner de mes nouvelles [...] » (53), pour nommer seulement quelques-uns.

⁷³ Erica Harth. *Ideology and Culture in Seventeenth-Century France*. Ithaca: Cornell University Press, 1983.

(individuels ou collectifs) sont essentiels dans l'écriture de Madame d'Aulnoy, et apparaissent tout au long du périple de la narratrice.

La *Relation du voyage d'Espagne* de Madame d'Aulnoy est remarquable non seulement pour les descriptions d'un voyage long et ardu entrepris par une voyageuse du XVII^e siècle, mais aussi à cause du fait qu'en tant de femme de lettres, elle a eu tant de succès dans un genre antérieurement dominé par les hommes. Sa relation fait partie de celles⁷⁴ qui, au XVII^e, ont initié la mode du voyage en Espagne et influencé l'avenir du genre, mais puisqu'elle était la seule écrivaine, son récit a suscité davantage d'intérêt chez les lecteurs. Parmi les écrivains qui, à la suite de Madame d'Aulnoy, ont perpétué la mode du récit de voyage en Espagne, on trouve Jules Alexis Bernard (*Relation d'un voyage du Chevalier de Bellerive d'Espagne à Bender*, 1713), Étienne de Silhouette (*Voyage de France, d'Espagne, et Portugal et d'Italie, par M. S***, du Avril 1729 au 6 Février 1730*, 1770), Jean-Baptiste Labat (*Voyages du père Labat de l'ordre des FF. précheurs en Espagne et en Italie*, 1780), Jean-François Peyron (*Essais sur l'Espagne et Voyage fait en 1777 et 1778, [...]*, 1780), Jean-François Bourgoing (*Nouveau voyage en Espagne ou Tableau de l'état actuel de cette monarchie [...]*, 1788) et Pierre-Nicolas Chantrau (*Lettres écrites de Barcelone [...]*, 1792)⁷⁵.

En guise de conclusion à ce premier chapitre, rappelons que le genre dans lequel s'inscrit Madame d'Aulnoy, la relation de voyage, était à l'époque le plus lu et le plus à la mode. La *Relation du voyage d'Espagne*, texte à l'origine du succès littéraire de Madame d'Aulnoy, doit sa réussite à son genre de même qu'à son sujet. L'Espagne

⁷⁴ Les publications des voyages en Espagne au XVII^e, en plus à celle de Madame d'Aulnoy, comprennent : *Le Fidèle Conducteur pour le voyage en Espagne* (1654) par Louis Coulon, *Le Journal d'un voyage en Espagne* (1664) par François Bertaut, *Voyage d'Espagne* (1666) de Antoine de Brunei et François van Aarsen et *Mémoires de la cour d'Espagne depuis 1679 jusqu'en 1681* (1684) par le marquis de Villars.

⁷⁵ Voir Herrero et Goulemot pour plus de renseignements sur ces œuvres.

faisait fureur auprès du lectorat français, notamment à cause des intérêts de la France par rapport à la situation culturelle, politique et économique de l'Espagne à la fin du XVII^e siècle. Les descriptions vives et détaillées de Madame d'Aulnoy témoignent à la fois des découvertes et des idées préconçues au sujet de l'Espagne et des Espagnols, et ce, dans une perspective féminine et française. Le chapitre suivant sera consacré à l'analyse du regard que Madame d'Aulnoy, la narratrice présumée de la *Relation du voyage d'Espagne*, porte sur le caractère, les coutumes, le comportement, les modes vestimentaires et le maquillage des Espagnoles.

CHAPITRE 2

Madame d'Aulnoy portraitiste : la femme espagnole sous le regard d'une voyageuse et femme de lettres française au XVII^e siècle

La Relation du voyage d'Espagne de Madame d'Aulnoy tente de créer un portrait de l'Espagne au XVII^e siècle, de son peuple et de sa culture. Son récit ne fournit qu'une perspective (avec quelques exceptions mineures)⁷⁶, celle de la voyageuse française devant les Espagnoles. En observant la culture des Espagnoles, elle lui attribue de la valeur et ne se contente donc pas de valoriser la sienne. Par ailleurs, elle définit sa propre identité en tant que femme et en tant que citoyenne française⁷⁷. Selon Emmanuel Lévinas, aussitôt que l'on n'a accès qu'à une seule perspective sur une culture, il y a un manque au niveau de la réciprocité, nécessaire à l'identification à l'Autre⁷⁸. Même s'il est évident que l'individu observé est observateur à son tour — l'Autre observe la voyageuse aussi —, cela ne figure ni dans le texte ni dans les descriptions de Madame d'Aulnoy. Alors la réciprocité demeure implicite dans ce récit grâce à la nature du texte (qui présente une ou

⁷⁶ À l'intérieur du récit de Madame d'Aulnoy, la narratrice cède la parole à plusieurs individus espagnols, y compris Don Fernand de Tolède et la comtesse Lemos, pour faire commentaire sur la caractère ou les coutumes espagnoles.

⁷⁷ Est essentielle à l'analyse de l'Autre dans un cadre social ou littéraire, une méthodologie qui tient compte de divers modèles d'études sociétales (les études historiques, sociologiques, anthropologiques, ethnographiques), en conjonction avec les études de l'Autrui (la subjectivité, le relativisme culturel, l'altérité individuelle ou sociétale, l'exotisme chez l'Autrui) et celles issues des champs du féminisme et de la psychologie. Puisque l'étude de l'Autrui dépend d'un grand nombre d'éléments (nation, race, sexe, classe, etc.), il va sans dire que cette analyse demande une approche flexible qui tient compte de nombreux aspects, comme l'expliquent Raymond Corbey et Joep Leerssen dans leur ouvrage *Alterity, Identity, Image* (1991) : « [...] the topic [of the other] tends to cut across existing divisions between various disciplines in the human and social sciences and offers a *fil conducteur* in which, for example, ethnographical texts are read with the expertise of the literary critic, or literary texts are read with the expertise of the anthropologist » (Corbey et Leerssen xvii).

⁷⁸ Dans ses deux livres, *Entre nous: essais sur le penser-à-l'autre* (1991) et *Humanisme de l'autre homme* (1972), Lévinas traite le rapport entre *moi* et *autrui* et les relations du réciprocité et de l'unicité (ou l'altérité) entre *moi* et *l'autrui*. Il explique qu'il faut « [a]pprendre à se défendre contre le désir de l'identification de soi à soi [et qu'il faut en] finir avec la tentation de réduire l'altérité au 'même', à une sorte de duplication de soi » (Lévinas, *Humanisme* np). Pour lui, la relation entre le 'moi' et l' 'autre' forme l'identité subjective, attendu que si le 'moi' regarde l' 'autre', l'inverse est aussi vrai : « [n]e me regarde-t-il pas, lui aussi ? » (Lévinas, *Entre* 238). L'identité se formerait seulement à travers cette réciprocité des regards.

plusieurs perspectives, mais à travers une seule voix), et l'œuvre tend à représenter davantage les différences que les similitudes culturelles.

Madame d'Aulnoy ne fournit presque aucun détail biographique sur notre voyageuse qui raconte ses aventures de voyage, mais nous en savons quand même assez à son égard. La notion d'identité subjective⁷⁹ développée par Levinas rend compte de ce processus par lequel le lecteur saisit les informations cachées dans le texte : même si l'auteure ne fournit pas de détails biographiques explicites dans son récit, nous les apercevons, implicites, dans ses descriptions de l'Autre. Les détails biographiques que la narratrice que nous pouvons apercevoir dans son texte incluent : une identité française (elle voyage de la France en Espagne, elle écrit à une cousine française et elle compare la cour de la France à celle d'Espagne), son appartenance à l'élite française (elle compare les deux cours, alors nous pouvons en déduire qu'elle fréquente la cour en France, elle se pique de son esprit et de son intelligence et finalement elle voyage dans une litière, un mode de voyage typiquement associé à l'élite), et l'existence d'un enfant qui voyage avec elle pour voir une parente à Madrid.

Pour reprendre l'idée de Tzvetan Todorov⁸⁰ selon laquelle l'exotisme se divise en deux catégories – soit celle d'un peuple ou d'une culture plus avancés et supérieurs soit

⁷⁹ Voir note précédente.

⁸⁰ Dans son ouvrage, *Nous et les Autres* (1989), Tzvetan Todorov reprend l'idée de la relation à l'Autre comme celle de l'exotisme ou du nationalisme relatif. Il constate que « [...] l'exotisme est un relativisme au même titre que le nationalisme, mais de façon symétriquement opposée : dans les deux cas, ce qu'on valorise n'est pas un contenu stable, mais un pays et une culture définis exclusivement par leur rapport avec l'observateur » (Todorov 297). Dans cette définition, le relativisme provient d'un 'jugement de valeur', ou un jugement de supériorité ou d'infériorité entre 'nous' et les 'autres' (ibid). Il divise ainsi l'exotisme en deux catégories, selon que « [...] le peuple ou la culture valorisés sont considérés comme plus simples ou plus complexes que nous [...] » (Todorov 299). Enfin, selon Todorov, la production de l'exotisme est le résultat d'une perception négative de la culture de celui qui observe l'autre (van Alphen 2-3). Alors, l'altérité chez Todorov est une altérité exotique, relative à la relation à l'autre. Ernst van Alphen. "The Other Within." Raymond Corbey et Joep Leerssen (éds. et introd). *Alterity, Identity, Image*. Atlanta: Rodopi, 1991: 1-16.

celle d'un peuple ou d'une culture moins avancés et inférieurs qu'un autre –, il semble que les descriptions de Madame d'Aulnoy s'inscrivent au cœur des deux tendances à la fois ; elle dépeint tantôt les Espagnoles comme étant supérieures aux Françaises, tantôt inférieures en ce qui concerne les plus grandes différences culturelles. En somme, le regard de la narratrice sur les Espagnoles oscille entre objectivité et jugement de valeur :

Vous m'allez dire que les Espagnols sont fous avec leur chimérique grandeur. Peut-être que vous dirai vrai ; mais pour moi qui crois les connaître assez, je n'en juge pas de cette manière. Je demeure d'accord, néanmoins, que la différence que l'on peut mettre entre les Espagnols et les Français est tout à notre avantage. Il semble que je ne devrais pas me mêler de décider là-dessus, et que j'y suis trop intéressée pour en parler sans passion, Mais je suis persuadée qu'il n'y a guère de personnes raisonnable qui n'en jugent ainsi » (d'Aulnoy 285).

À l'égard de la rencontre avec Autrui, Julia Kristeva⁸¹ explique que notre rencontre et notre relation avec l'Autre dépendent de nous-mêmes – nous pouvons « [nous] inquiéter ou sourire [...] » (282) selon le rapport intime que nous entretenons avec la différence et l'étrangeté. Dans le cas de l'ouvrage de Madame d'Aulnoy, nous n'avons pas détecté d'éléments liés à la peur de l'autre. Kristeva soutient encore qu'être femme et voyager crée un double statut d'« étranger » pour la voyageuse, mais quoique cette situation puisse créer des obstacles et susciter de la tristesse chez celle qui entreprend le voyage, la situation lui fournit également du pouvoir. Ce pouvoir provient de la responsabilité d'accepter l'altérité de sa situation et, en faisant cela, de l'utiliser à des fins utiles – par exemple la rédaction d'un récit qui rapporte ses expériences, comme Madame d'Aulnoy l'a fait. Inger Birkland remarque : « [the] identity of the stranger is

⁸¹ Julia Kristeva. *Étrangers à nous-mêmes*. Paris: Fayard, 1988. Julia Kristeva reprend l'idée de l'Autre, mais l'Autre en tant qu'étranger, dans son étude intitulée *Étrangers à nous-mêmes* (1988). À l'égard de l'étranger, Kristeva constate qu'il existe en nous-mêmes dans un ensemble de valeurs contraires inculquées par notre culture (219). Quant à la rencontre avec l'étranger, ou l'Autre, si nous nous sentons mal dans notre peau il est plus probable que l'étranger nous fasse peur (282).

characterized by a continuing loss. Being a stranger implies that one is never at home any place, that one is never going to an absolute home and that there is no fixed dwelling [...]. To be a stranger is a difficult position, but it also makes one raise other and more critical questions » (92)⁸². En voyageant en Espagne en tant que femme française, la narratrice décrit ses expériences à partir du point de vue d'une étrangère dans la société espagnole. Elle emploie la situation dans un but productif en en faisant une description pour l'érudition du public français.

Tous les jugements de la narratrice proviennent de son histoire et de ses expériences, et c'est donc à partir de son propre système de valeurs qu'elle peut formuler un jugement sur l'Autre. La notion de relativisme culturel développée par Raymond Corbey, Joep Leerssen⁸³ et Mark Bannister⁸⁴ est ici très importante, puisqu'elle n'implique pas toujours une négation de l'Autre, comme en témoigne d'ailleurs le récit de voyage de Madame d'Aulnoy. En effet, la narratrice observe les différences entre les

⁸² Inger Birkeland. *Making Place, Making Self: Travel, Subjectivity and Sexual difference*. Aldershot: Ashgate, 2005, p. 92. À la suite de Kristeva, Birkeland souligne qu'avoir l'identité étrangère signifie que l'individu ne sent jamais chez soi, et que rien ne mérite plus la définition d'étranger qu'une femme voyageuse (Birkeland 94), puisque dans ce cas, elle devient l'étrangère dans toutes les significations du mot. Dans son étude de la subjectivité féminine dans le voyage, Inger Birkeland entreprend l'analyse de l'Autre, mais l'Autre féminin. Contrairement aux théories de l'Autre en relation avec le 'moi', Birkeland crée une définition du 'féminin' basée sur son rôle distinct et non pas sur sa différence par rapport au sexe 'masculin' (8). La notion d'étranger qui se trouve chez Kristeva est reprise par Birkeland, surtout pour son contexte féminin.

⁸³ Selon Corbey et Leerssen, le relativisme culturel est l'idée que l'identité culturelle n'implique pas toujours une définition négative de l'autre. Ils expliquent que le désir d'imiter l'Autre est également un obstacle et un idéal, et que, souvent, l'Autre sert comme l'émissaire pour les problèmes sociétales (xi). Voir Raymond Corbey and Joep Leerssen (éds. et introd). *Alterity, Identity, Image*. Atlanta: Rodopi, 1991, p. xi.

⁸⁴ Mark Bannister insiste sur le relativisme culturel dans un cadre français : « [e]n identifiant les caractéristiques de ses voisins, le Français se définissait lui-même ; en en soulignant certaines, il renforçait l'image qu'il se faisait de lui-même, et il insistait toujours sur trois vertus sociales [la modération, la sincérité ou la franchise et la modestie (surtout chez les femmes)] qui formaient la base du caractère national » (Bannister 8). Autrement dit, la définition de la culture nationale se forme à travers l'image que la nation perpétue des Autres. Voir Mark Bannister. "Outre-monts, Outre-Rhin, Outre-Manche : Comment les Français voyaient leurs voisins, 1600-1670". Alain Montandon (éd. et préface). *Le même et l'Autre : Regards européens*. Clermont-Ferrand : Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont-Ferrand, 1997 : 1-9.

deux cultures et prend soin de remettre ces différences dans leur contexte sociétal⁸⁵. L'écriture de Madame d'Aulnoy correspond également, dans son approche de l'Autre, à la définition que donneront Corbey et Leerssen de d'ethnographie : d'écrire la culture de l'Autre (ix)⁸⁶. Les liens faits par Corbey et Leerssen dans leur introduction au sujet de l'altérité et de l'identité⁸⁷ sont essentiels à notre analyse puisque Madame d'Aulnoy décrit les femmes espagnoles en tant qu'Autres exotiques, en plus elles sont en fait les Autres dans leur propre société – les Autres féminins. Tous ces éléments théoriques⁸⁸ seront essentiels à l'analyse culturelle et sociologique des choix descriptifs de Madame d'Aulnoy. Nous aborderons ces éléments descriptifs dans l'ordre suivant : le caractère et les coutumes des femmes espagnoles (appartenant à l'élite), leur statut au sein de la société et leur apparence physique (maquillage, mode vestimentaire).

⁸⁵ Mark Bannister tente d'expliquer les notions essentielles à la compréhension de la relation française aux Autres, plus précisément aux Autres espagnols. Il démontre que « [...] comme à toute autre époque, on trouvait plus facile [sous l'Ancien Régime] de créer des stéréotypes, puis de forcer l'individu à y correspondre, que de tenir compte des variations individuelles. Et plus on se sentait menacé par l'étranger, plus le stéréotype se durcissait. Au XVII^e siècle, [la victime] de ce durcissement étai[t] l'Espagne [...] à cause de sa puissance et de sa rivalité grandissante avec la France » (3). Cette idée s'applique très bien aux représentations espagnoles faites par Madame d'Aulnoy dans sa relation.

⁸⁶ Raymond Corbey et Joep Leerssen (éds. et introd). *Alterity, Identity, Image*. Atlanta: Rodopi, 1991: p. ix.

⁸⁷ Les notions essentielles à l'étude de Corbey et Leerssen incluent : la catégorisation qui permet aux humains de se situer dans le monde (vi), l'idée que l'identité culturelle n'implique pas toujours une définition négative de l'autre (vii) et la définition de l'Autre en tant qu'obstacle et idéal (xi).

⁸⁸ D'autres critiques ont inspiré notre analyse, en particulier Daniel-Henri Pageaux, qui explique comment l'exotisme ibérique s'est formé dans la société française, et quel rôle cet exotisme joue dans la société française. Sa définition de l'exotisme ibérique suit deux parcours : celui de la 'manie' et celui de la 'phobie' (Pageaux 9-11). La notion de la 'culture féminine' (pour emprunter le terme de Empar Pineda) est aussi importante puisque les descriptions à l'analyse dans notre étude sont celles que nous pouvons définir comme de la culture féminine (maquillage, vêtements, mœurs et comportement féminins). Également la théorie de la positionnalité en relation à l'Autre (il faut reconnaître la position de l'observateur en relation à ses observations des Autres) proposé par Paul Julien Smith (*Representing the Other*. Oxford: Clarendon Press, 1992), qui reflète la notion du relativisme à l'Autre, est un important ajout à notre analyse. Aussi l'idée du 'mimétisme social' d'Alexandre Cioranescu est essentiel à l'analyse de l'Autre, notamment dans ce contexte historique où les Français admiraient la production culturelle espagnole et tentaient de la reproduire non seulement dans la société française mais dans la littérature de la France aussi. Provenant de cette vogue de la culture espagnole dans la France, la mimésis de l'Espagne par la part des Français influençait la production culturelle française en même temps que les thèmes dans la littérature française.

**I. Analyse culturelle et sociologique des choix descriptifs de Madame d'Aulnoy :
le caractère et les coutumes des femmes espagnoles (de l'élite espagnole)**

À l'égard de la position réelle et exacte de la femme dans la société espagnole du XVII^e siècle, on constate un manque d'études :

Spanish scholars in the last decade have begun to pay attention to questions affecting family life and sexuality. However, in contrast to the numerous studies that have been done for women in English society limited research has been done on the role of women in the Golden Age, so that approximately half the population of Spain remains very much unstudied. Research on the theme has tended to explore three main avenues: women as seen in fictional writing and in literature of the period, their activities in religious life, and the way they fulfilled certain social roles (wives, courtesans). (Kamen, *Golden* 76-77)⁸⁹

Bien qu'il y ait un manque d'information concernant la femme en Espagne, la littérature constitue une ressource importante. Cependant, il faut reconnaître que la littérature de l'époque fournissait des descriptions colorées par les expériences, l'histoire et l'origine des auteurs, avec pour résultat une tendance à décrire seulement les femmes appartenant à l'élite de la société (McKendrick 18)⁹⁰. Par ailleurs, Salstad⁹¹ remarque dans son introduction de *The Presentation of Women in Spanish Golden Age Literature* qu'il ne faut pas juger de la situation de la femme seulement par rapport à sa représentation dans la littérature de cette période. Salstad note : « [...] literature has its own aims, conventions, and tabus, and since its feminine figures are often influenced at least as much by literary tradition as by real life » (xiv-xv). Par contre, plusieurs descriptions de la femme et la culture féminine en Espagne sont soutenues par les études historiques et culturelles de ce pays au XVII^e siècle.

⁸⁹ Henry Kamen. *Golden Age of Spain*. New York: Palgrave Macmillan, 2005.

⁹⁰ Melveena McKendrick. *Woman and Society in the Spanish Drama of the Golden Age*. Cambridge: Cambridge University Press, 1974.

⁹¹ Louise M. Salstad. *The Presentation of Women in Spanish Golden Age Literature: An Annotated Bibliography*. Boston: G.K. Hall, 1980.

La première rencontre de la narratrice avec les Espagnoles fournit une description mythique de la condition de la femme espagnole. Dès qu'elle entre en Espagne par la ville d'Hendaye, la voyageuse rencontre une communauté marginale de jeunes filles (qui n'est pas représentative de l'ensemble des femmes espagnoles) qu'elle décrit comme des filles « [...] d'une gentillesse charmante » (d'Aulnoy 41). Elle continue à décrire davantage leur personne, leur apparence, leur caractère et leurs vêtements (un modèle que la narratrice emploiera d'un bout du texte à l'autre en décrivant celles qu'elle rencontre) en disant que

[c]es filles sont grandes, leur taille est fine, le teint brun, les dents admirables, les cheveux noirs et lustrés comme du jais ; elles les nattent et les laissent tomber sur les épaules avec quelques rubans qui les attachent ; elles ont sur la tête une espèce de petit voile de mousseline brodée de fleurs d'or et de soie qui voltige et qui couvre la gorge ; elles portent des pendants d'oreilles d'or et de perles, et des colliers de corail. Elles ont des espèces de justaucorps, comme nos bohémiennes, dont les manches sont fort serrées. [...] Je vous assure qu'elles me charmèrent. (ibid)

Les descriptions⁹² physiques de ces filles qui n'appartiennent pas à l'élite espagnole (classe ultérieurement ciblée par la majorité des descriptions de Madame d'Aulnoy), ne sont que peu importantes. La façon dont l'auteure représente leur manière de vivre et leur mode de vie paradisiaque, en revanche, est très significative :

[...] ne souffraient entre elles ni femmes, ni hommes ; c'est une espèce de république où elles viennent de tous côtés, et leurs parents les y envoient jeunes. Quand elles veulent se marier, elles vont à la messe à Fontarabie. C'est la ville la plus proche du lieu qu'elles habitent, et c'est là que les jeunes gens se viennent choisir une femme à leur gré ; celui qui veut s'engager dans l'hyménée va chez les parents de sa maîtresse leur déclarer ses sentiments, régler tout avec eux, et cela étant fait, l'on en donne avis à la fille. Si elle en est contente, elle se retire chez eux où les noces se font. Je n'ai jamais vu un plus grand air de gaieté que celui qui paraît sur leurs visages. Elles ont des petites maisonnettes qui sont le long du rivage, et elles sont sous de vieilles filles auxquelles elles obéissent comme si elles

⁹² La description de ces Espagnoles comme « Bohémiennes » peut-être considéré un cliché en soi.

étaient leurs mères. Elles nous contaient toutes ces particularités en leur langage et nous les écoutions avec plaisir [...]. (42)

Cette image d'une 'république de filles' est singulière. En plus d'accomplir une description exotique pour les lecteurs, cet extrait est un outil qui permet à Madame d'Aulnoy de présenter à son public les conditions de vie idéales pour une femme et, possiblement, de faire une critique déguisée contre la situation actuelle de la femme au XVII^e siècle. Nous pouvons avancer l'hypothèse que l'idée de la société parfaite de l'auteure est celle de la 'république de femmes' qui sont libres et qui vivent sans oppression parentale, maritale ou masculine. Ces femmes ont le pouvoir et le droit de se marier non seulement quand elles le veulent mais également à qui elles le souhaitent⁹³. Le fait de les représenter ici donne l'effet d'un commentaire contre le mariage arrangé, si commun dans les deux régions – la France et l'Espagne –, un type de mariage dont Madame d'Aulnoy a par ailleurs été elle-même victime. L'autre élément important, en plus de la liberté féminine, est que Madame d'Aulnoy présente aux lecteurs un modèle de vie qui rend les jeunes filles heureuses. À travers cette représentation, le public peut lire un rare commentaire (plutôt implicite) de la part de l'écrivaine sur la condition sociale des femmes européennes – un commentaire adapté à la situation de la France comme de l'Espagne. En contraste avec cette première description idyllique de la femme et de sa vie, les autres descriptions de la femme dans la société espagnole sont celles d'une vie réprimée.

Madame d'Aulnoy souligne, à l'égard de la situation de l'Espagnole, que les femmes souffraient d'une liberté limitée et de l'assujettissement aux hommes. Elle s'est aperçue des contraintes pesant sur les déplacements de la femme depuis sa troisième

⁹³ Ces filles espagnoles ont le pouvoir de choisir leur mari, mais le jeune homme règle le tout avec les parents quand même (d'Aulnoy 42).

lettre où elle explique qu'« [i]l n'est pas permis à une femme ou à une fille de demeurer plus de deux jours dans une hôtellerie sur les chemins, à moins qu'elle n'en ait des raisons très apparentes » (d'Aulnoy 92). La restriction du mouvement féminin revient à plusieurs reprises dans la *Relation du voyage d'Espagne* de Madame d'Aulnoy, mais dès l'arrivée de la narratrice à la cour de Madrid, cela devient le thème par excellence. Elle illustre l'assujettissement de la femme avec un exemple frappant l'imagination. Il s'agit des règles du dîner à l'espagnol : « [en Espagne les hommes] ont [l'habitude] d'être toujours seuls à table [...] leurs femmes ni leurs filles ne mangent pas avec eux. Le maître a sa table, et la maîtresse est par terre, sur un tapis avec ses enfants, à la mode des Turcs et des Maures. » (300) Selon la narratrice, ce n'est pas pour des raisons de respect qu'ils mangent de cette manière (310), mais cette façon de dîner signale une différence entre les deux sexes⁹⁴. Cette pratique de dîner séparément, et non pas assis ensemble à la table, était une habitude commune qui ségrégait davantage les sexes en Espagne : « [t]he general segregation extended even to meals. It was usual for men and women, even of the same household, to eat separately, and if they did eat together, the men sat at table, the women on cushions on the floor » (McKendrick 28). La justesse de cette

⁹⁴ Madame d'Aulnoy expose cette coutume davantage quand elle raconte aux lecteurs l'épisode où elle a dû se mettre au tapis pour manger : « [Don Augustin] me prit par la main, et il me fit descendre dans un salon pavé de marbre, où il n'y avait que des tableaux au lieu de tapisserie, et des carreaux rangés autour. Le couvert était mis sur une table pour les hommes, et il y avait à terre, sur le tapis, une nappe étendue avec trois couverts pour doña Teresa, moi et ma fille. Je demurai surprise de cette mode, car je ne suis pas accoutumée à dîner ainsi. Cependant, je n'en témoignai rien et je voulus y essayer, mais je n'ai jamais été plus incommodée ; les jambes me faisaient un mal horrible ; tantôt je m'appuyais sur le coude, tantôt sur la main ; enfin, je renonçais à dîner, et mon hôtesse ne s'en apercevait point, parce qu'elle croyait que les dames mangeaient par terre en France comme Espagne. Mais don Fernand de Tolède, qui remarqua ma peine, se leva avec don Frédéric de Cardone, et ils me dirent l'un et l'autre qu'absolument je me mettrais à table. Je le voulais assez, pourvu que doña Teresa s'y mît ; elle ne l'osait, à cause qu'il y avait des hommes, et elle ne levait les yeux sur eux qu'à la dérobée. Don Augustin lui dit de venir sans façon, et qu'il fallait me témoigner qu'ils étaient bien aise de me voir chez eux ; mais ce fut quelque chose de plaisant, quand cette petite dame fut assise sur un siège, elle n'y était pas moins embarrassée que je l'avais été sur le tapis ; elle nous avoua, avec une ingénuité très agréable, qu'elle ne s'était jamais mise dans une chaise, et que la pensée ne lui était pas même venue » (d'Aulnoy 195-196).

représentation est appuyée par plusieurs études sur l'Espagne, notamment par Henry Kamen qui souligne le désavantage extrême des femmes dans la société espagnole (*Golden* 79), Melveena McKendrick qui soutient que les femmes subissaient de l'isolement strict (25) et Joan F. Cammarata⁹⁵ qui remarque que

[t]he narrowing of female boundaries contributes to the erosion of women's public status and leads to the restriction of women to a privatized domestic realm. The image of the ideal female offered to women vilifies participation in the public realm while it extols the private role or cult domesticity that encompasses wifely or motherly tasks. (3-4)

Toutes ces images sont développées non seulement dans la relation de Madame d'Aulnoy, mais elles sont typiques, comme Dawn L. Smith⁹⁶ l'explique, de la littérature et du théâtre de l'époque. Par ailleurs, la littérature qui présentait les Espagnoles au XVII^e siècle avait tendance à démontrer à la fois les femmes soumises et les femmes puissantes et manipulatrices. Selon Dawn Smith, l'autre image typique développée par la littérature de ce siècle est celle de la femme manipulatrice, subversive et jalouse (20) à qui les hommes ne peuvent pas résister (26). Alexandre Cioranescu ajoute qu'en plus de la femme manipulatrice,

l'Espagnole est toujours pleine de charmes et d'attraits, ses dents étonnent par leur blancheur et la légende du poignard qu'elle porte dans son corsage ou fixé dans sa jarretière, ajoute une nuance dramatique et la tentation du danger aux amours auxquels on pense inévitablement. Il n'est pas facile de les approcher, car elles vivent cloîtrées et surveillées, [avec la galanterie comme leur seule] préoccupation [...] (105-106)

Ainsi, Madame d'Aulnoy présente avec exactitude les deux pôles de la situation de la femme exotique, qui comprend la femme manipulatrice et la femme cloîtrée, qu'elle

⁹⁵ Joan F. Cammarata. *Women in the Discourse of Early Modern Spain*. Gainesville, Florida: University Press of Florida, 2003.

⁹⁶ Dawn L. Smith. "Introduction: The Perception of Women in the Spanish *comedia*." Anita K. Stoll et Dawn L. Smith (éds.). *The Perception of Women in Spanish Theater of the Golden Age*. Lewisburg: Bucknell University Press, 1991.

abordera davantage dans ses descriptions de la vie à la cour. Ces descriptions perpétuent ce que Kamen appelle « the picture of a nation of idle nobles » (*Golden* 84).

L'isolement des femmes dans la société espagnole s'étend jusqu'à la cour, où les femmes se mettent aux balcons et aux fenêtres à chaque occasion (même pour les entrées à Madrid des ambassadeurs⁹⁷) ; où les carrosses ont toujours les rideaux fermés (« [e]lles ne voient que par de petites vitres qui sont attachées aux mantelets du carrosse » [242]) ; où les maîtresses, qui sont nommées « les *Descalzas Reales*, qui veut dire déchaussées royales » (231), sont envoyées au couvent après que le roi en a fini avec elles, pour qu'« elles se fassent religieuses » (ibid) ; et finalement, où les femmes portent des vêtements magnifiques pour profiter de chaque occasion de se montrer⁹⁸. Monsieur Daucourt, un riche gentilhomme que Madame d'Aulnoy connaît à Paris et dont elle transcrit les paroles, décrit les charmes de ces femmes recluses : « [...] j'appris que ces femmes, *si bien enfermées*, étaient plus aimables que toutes les autres femmes ensemble ; qu'elles avaient une délicatesse, une vivacité et des manières que l'on ne trouvait que chez elles ; que l'amour y paraissait toujours nouveau » (d'Aulnoy 174 ; nous soulignons). Madame d'Aulnoy remarque que, puisque c'est tout ce qu'elles voient, les femmes n'ont aucune raison de quitter la cour de Madrid : « [e]lles croient, en ce pays-ci, que ce n'est pas de la grandeur de se donner la peine d'aller dans leurs terres » (319).

⁹⁷ Un autre exemple de ce désir des Espagnoles de sortir de leur claustration pour se montrer est donné à la lettre XII, quand « [le roi d'Espagne] attendait [la] nouvelle [que le roi de France lui accordait Mademoiselle en mariage] si impatiemment, qu'il demandait à toute heure si l'on ne voyait point arriver le courrier, et aussitôt qu'il l'eut reçue, il alla entendre le *Te Deum* à Notre-Dame d'Atocha. Comme les dames ne vont point là, elles se contentent de se parer beaucoup et de se mettre aux fenêtres » (d'Aulnoy 290).

⁹⁸ À l'égard des femmes qui portaient leurs habits les plus belles pour se montrer, Madame d'Aulnoy remarque : « Je demeurai surprise, que pour une chose aussi commune que ces sortes d'entrées, toutes les dames fussent sur leurs balcons, avec des habits magnifiques, et le même empressement qu'elles auraient pour le plus grand roi du monde ; mais elles ont si peu de liberté qu'elles profitent avec joie de toutes occasions de se montrer » (d'Aulnoy 318).

Defourneaux⁹⁹ soutient cette idée, « *Solo Madrid es Corte* » (46), qui démontre le désir espagnol de toujours demeurer à la cour. Autrement dit, pour les sujets, la seule cour est celle de Madrid, et le fait de demeurer à la cour correspond à l'espoir de recevoir les faveurs du roi ou d'en être honoré (56). En plus de la claustration à l'intérieur de la cour, les dames espagnoles ne quittent presque jamais la ville de Madrid, alors elles sont doublement cloîtrées.

Selon Madame d'Aulnoy, la cour de Madrid, où il y avait une quantité innombrable de femmes¹⁰⁰, n'offre pas beaucoup aux membres de la cour à l'égard du divertissement et « [c]e ne sont pas seulement les dames espagnoles qui s'ennuient ici, les Françaises s'y divertissent assez mal » (317). L'image de la femme paresseuse et inoccupée est pareillement perpétuée par les descriptions de la narratrice quand elle explique que les dames de la cour « [...] s'occupent d'ordinaire à faire de la broderie d'or et d'argent, ou de soie de différentes couleurs au bord du col et des manches de leurs chemises. Mais si on leur laisse suivre leur inclination naturelle, elles travaillent fort peu, et parlent beaucoup » (204). Selon l'opinion de Madame d'Aulnoy, cette oisiveté féminine est due au fait qu'

[i]l n'y a point ici de ces agréables fêtes que l'on voit à Versailles, où les dames on l'honneur de manger avec Leurs Majestés. Tout est fort retiré dans cette cour, et il n'y a, selon moi, que l'habitude que l'on se fait à toutes choses qui puisse garantir de s'y ennuyer beaucoup. Les dames qui ne demeurent pas actuellement dans le palais, ne vont faire leur cour à la reine que lorsqu'elle les mande, et il ne lui est pas permis de les mander souvent. Elle demeure d'ordinaire avec ses femmes, et jamais vie n'a été plus mélancolique que la sienne. (370-371)

⁹⁹ Marcelin Defourneaux. *Daily life in Spain in the Golden Age*. Newton Branch (trad). London: George Allen & Unwin, 1970.

¹⁰⁰ La narratrice exprime sa surprise devant la quantité de femmes qui se trouvaient à la cour de Madrid, en disant : « Je demeurai surprise de la quantité de filles et de *dueñas* dont toutes les salles et les chambres étaient pleines. Je demandai [à la duchesse d'Ossone] combien elle en avait. Je n'en ai plus que trois cents, me dit-elle, mais il y a peu que j'en avais encore cinq cents » (d'Aulnoy 201).

Ainsi, même la reine ne fait pas exception à l'isolement féminin, et pour illustrer cela, Madame d'Aulnoy dit que « [...] si la reine en marchant venait à tomber et qu'elle n'eût pas ses dames autour d'elle pour la relever, quand il y aurait ces gentilshommes [les écuyers], elle prendrait la peine de se relever toute seule ou de rester par terre tout le jour, plutôt qu'on osât la relever » (d'Aulnoy 358-359), parce que les hommes ne peuvent la toucher. L'étiquette de la cour limite également la liberté de la reine, puisqu'elle doit se coucher « [...] à dix heures l'été et à neuf l'hiver [...] » (365) même si « [...] il lui sembl[e] que [l'heure] de son coucher dev[r]ait être réglée par l'envie qu'elle [a] de dormir [...] » (ibid). La représentation que Madame d'Aulnoy fournit à son public est celle d'une population entière de femmes de l'élite qui doivent subir les limitations sévères imposées par la société et qui, par conséquent, s'ennuient beaucoup.

À ces descriptions des contraintes de l'étiquette, l'auteure ajoute que, en raison de l'ennui à la cour, les courtisanes mangent beaucoup et mettent l'accent sur les rituels quotidiens du repas, où

[o]n présente [...] le chocolat, chaque tasse de porcelaine sur une petite soucoupe d'agate garnie d'or, avec du sucre dans une boîte de même. Il y avait du chocolat à la glace, d'autre chaud et d'autre avec du lait et des œufs. On le prend avec du biscuit, ou du petit pain aussi sec que s'il était rôti et que l'on fait exprès. Il y a des femmes qui en prennent jusqu'à six tasses de suite, et c'est souvent deux ou trois fois par jour. Il ne faut pas s'étonner si elles sont sèches puisque rien n'est plus chaud ; et outre cela, elles mangent tout si poivré et si épicé, qu'il est impossible qu'elles en soient brûlées. Il y en avait plusieurs qui mangeaient des morceaux de terre sigillée. (216)

Cet excès de nourriture provient, en partie, de l'ennui à la cour remarqué par Madame d'Aulnoy à plusieurs endroits dans sa relation. Defourneaux confirme l'idée d'une existence féminine monotone, soulagée seulement par de vaines discussions¹⁰¹ (153).

Madame d'Aulnoy critique davantage le comportement des Espagnoles à la cour quand elle examine le manque de formalité dans leur conduite par rapport à la cour de France :

Elles ne se baisent point en se saluant. Je crois que c'est pour ne pas emporter le plâtre qu'elles ont sur le visage ; mais elles se présentent la main dégantée ; et, en se parlant, elles se disent *tu* et *toi*, et elles ne s'appellent ni madame, ni mademoiselle, ni Altesse, ni Excellence, mais seulement *doña Maria*, *doña Clara*, *doña Teresa*. Je me suis informée d'où vient qu'elles en usent si familièrement, et j'ai appris que c'est pour n'avoir aucun sujet de se fâcher entre elles ; et que, comme il y a beaucoup de manières de se parler qui marquent, quand elles veulent, une entière différence de qualité de rang, et que toutes ces différences ne sont pas aisées à faire sans se chagriner quelquefois, pour l'éviter, elles ont pris le parti de se parler sans cérémonie. (211-212)

Pour la narratrice, qui a une expérience française du monde, cette indifférence à l'égard de la politesse de la société semble choquante et signale aussi la différence entre les comportements féminins des deux cours. Madame d'Aulnoy ajoute que

[c]'est la coutume à Madrid que le maître ou la maîtresse du logis passent toujours devant ceux qui leur rendent visite. Ils prétendent que c'est une civilité d'en user ainsi, parce qu'ils laissent, disent-ils, tout ce qui est dans leur chambre au pouvoir de la personne qui y reste la dernière. Pour les dames, elles ne se baisent point en se saluant, elles se présentent seulement la main dégantée. (371)

Cette description de l'altérité aboutit à une représentation de l'Espagnole exotique, une image également renforcée par la représentation du mode de communication étrange des

¹⁰¹ Selon Defourneaux les discussions typiques de la cour couvraient divers sujets : « [...] the latest fashions, and of amorous intrigues [while] sipping the inevitable chocolate or chewing bits of *bucaro*, a special kind of potter's clay with an aromatic flavour, that was imported from the Spanish Indies » (153).

femmes avec leur amant. Il s'agit d'une communication sans mots, composée seulement de gestes :

[...] leurs amants ne leur [les femmes] parlent presque jamais, ils ne manquent pas de se mettre dans leurs carrosses, proche du balcon de leurs maîtresses, où elles les entretiennent des yeux et des doigts. C'est un usage d'un grand secours pour se faire entendre plus promptement que s'ils se servaient de leurs voix. Ce langage muet me paraît assez difficile, à moins d'y avoir beaucoup d'habitude ; mais ils l'ont aussi, et il n'y a que deux jours que je voyais une petite fille de six ans et un petit garçon à peu près du même âge, qui savaient déjà se dire mille jolies choses de cette manière. (d'Aulnoy 318)

Quoique cette image démontre un usage assez singulier, Madame d'Aulnoy laisse transparaître son admiration et sa fascination. Son but, ici, ne semble pas être de faire une critique sur les mœurs des femmes. Cioranescu souligne que c'était une pratique commune des femmes à la cour et que « [l]es femmes les plus distinguées et les plus étroitement surveillées, les dames du palais, n'échapp[ai]ent pas à la loi commune : les témoins n'en parl[ai]ent que pour se souvenir de leurs galanteries ; du langage secret, par signes, qu'ils ont inventé pour s'entretenir avec leur dame, sans se découvrir même devant la reine [...] » (107). McKendrick ajoute que la situation et l'isolement féminins changeaient selon la situation conjugale des femmes :

Marriage was the passport to what freedom was available. Unmarried girls were treated with the care due to a valuable commodity and their movement was limited. They could usually attend Mass accompanied by a chaperone but most other non-domestic pastimes were denied them. They told their beads, learned their lessons, sewed a fine seam and dreamed. The married woman on the other hand could visit her woman friends and receive visits from them. She could go to the theatre, to bull-fights and to cane-tourneys as well as to church. She could take walks, ride in her carriage, and even go hunting, fishing and hawking. (28)

Souvent, les comparaisons avec la France servent à établir l'infériorité de l'Espagne, mais il y a quand même, en de rares occasions, des passages critiques où l'auteure fait une

comparaison qui inverse les statuts. Par exemple, la narratrice explique qu'en Espagne « [l]es femmes de la robe ne vont pas même chez les femmes de la cour, et un homme de naissance épouse toujours une fille de naissance. On ne voit point là de roture entée sur la noblesse comme en France ; ainsi elles ne risquent guère quand elles se familiarisent ensemble » (212). Ainsi, en comparaison avec l'Espagne, où les membres d'une classe ne se mêlent pas aux autres, la haute société française permet — dans une certaine mesure — les mélanges de classe et, pour cette raison, est jugée inférieure. Nous retrouvons ici la définition de l'Autre de Todorov puisque les descriptions présentées par Madame d'Aulnoy suivent la tendance qui vise à catégoriser une culture comme supérieure en relation à une autre, mais qui valorise également l'autre culture. Les descriptions dans la relation de Madame d'Aulnoy valorisent soit la culture française soit la culture espagnole, chacune à son tour.

Ceux qui ont étudié l'Espagne, sa société et sa culture au XVII^e siècle confirment que « [l]a vie à l'intérieur du palais est monotone et ennuyeuse et l'étiquette est terriblement contraignante » (Cioranescu 101), par contre d'autres études indiquent que la liberté des femmes de la cour n'était peut-être pas si limitée que Madame d'Aulnoy le laisse entendre par ses descriptions. McKendrick affirme : « [...] there is an abundance of evidence from ambassadors, diplomats and other visitors that the respectable women of the nobility and often of the wealthy bourgeoisie in Madrid [...] had a reputation for liveliness and wit, and that social intercourse with members of the opposite sex was relatively relaxed » (27). McKendrick souligne aussi que la vie à l'extérieur de Madrid était probablement plus retirée que celle de la cour. De son côté, Defourneaux tente de prouver que les femmes de la cour profitaient d'une grande liberté en citant plusieurs

exemples tirés de divers récits de voyage en Espagne¹⁰². L'héritage arabe en Espagne est considéré comme la racine des contraintes imposées aux femmes. Cette claustration aboutissait par ailleurs à un désir profond de se libérer¹⁰³. Pour le lectorat français, l'enfermement des femmes espagnoles était une coutume assez étonnante. De plus, les femmes qui profitaient de plus de liberté en France ne démontraient pas cette hardiesse par laquelle on caractérisait les Espagnoles dès qu'elles fuyaient leur emprisonnement¹⁰⁴.

Ces représentations de l'oisiveté et de l'ennui sont également la conséquence d'un manque d'éducation en Espagne¹⁰⁵. À ce propos, Madame d'Aulnoy fournit une image qui correspond à la situation générale en Europe au XVII^e siècle, celle de la femme ignorante qui aime mieux s'occuper d'affaires frivoles qu'intellectuelles (d'Aulnoy 204). McKendrick souligne que, puisque l'éducation n'était obligatoire ni pour les filles ni pour les garçons, les filles de l'élite espagnole apprenaient seulement les connaissances élémentaires en lecture et en écriture en plus des connaissances nécessaires pour tenir une maison (18). Madame d'Aulnoy remarque qu'« [e]lles lisent peu, elles n'écrivent guère ; cependant le peu qu'elles lisent leur profite et le peu qu'elles écrivent est juste et

¹⁰² Defourneaux note : « [...] from the start of the sixteenth century, more than one traveler was astounded by the saucy behaviour of Spanish women. 'They enjoy great freedom,' wrote an Italian priest in 1595: 'They walk about the streets, by day and by night, as men do. One can easily talk to them and they are quick to answer back. But they have so much liberty that they often exceed the bounds of modesty and the limits of respectability. They accost anyone in the streets, no matter what their class, and ask them for snacks, dinners, fruits, sweets, seats at the theatre, and all that sort of thing' » (145).

¹⁰³ À l'égard de la claustration féminine, Defourneaux ajoute : « They seldom left their homes, and then only to perform their religious duties; [...]. [This] explains why women who led a normal and cloistered life at home were tempted to break loose, when opportunity arose, and occasionally to behave like 'ladies of a very different sort'. The provocative boldness of which they were then capable seemed like the counterpart of the ordinary austerity of their daily lives, but they justified themselves on the ground of the increasing indifference of their husbands » (Defourneaux 147-148).

¹⁰⁴ « [...] the counsellor Bertaut, for his part noted that: 'The men lock up their wives and cannot understand how the ladies in France have this liberty of movement that they have heard of without causing all sorts of trouble' » (Defourneaux 147-148).

¹⁰⁵ Defourneaux note cependant qu'il existait des femmes cultivées en Espagne même si l'éducation des filles souffrait de négligence (Defourneaux 154). Kamen explique quant à elle que même si on imprimait beaucoup de livres, le nombre de gens qui ne savaient pas lire était encore énorme (*Golden* 71).

concis » (212). Même avec une éducation minimale, souligne Madame d'Aulnoy, les Espagnoles parviennent à rédiger de belles lettres à leurs amants. L'auteure décrit leurs lettres comme « bien écrites » (152) et contenant « beaucoup d'agrément[s] » (ibid), mais il est la conversation de ces femmes à la cour qu'incitait plus de commentaire par la narratrice. À la cour, avec les Espagnoles

On parlait là de toutes les nouvelles de la cour et de la ville. Leur conversation est libre et agréable, et il faut convenir qu'elles ont une vivacité dont nous ne pouvons approcher. Elles sont caressantes, elles aiment à louer, elles louent d'une manière noble, pleine d'esprit et de discernement. Je suis surprise qu'elles aient tant de mémoire avec un si grand feu d'esprit. Leur cœur est tendre, et même beaucoup plus qu'il ne le faudrait. (212)

Cette facilité à bien parler est une habilité que les femmes développent surtout à cause de l'ennui de leur vie quotidienne et du fait que la conversation, au lieu de la lecture, est toujours le choix pour s'amuser et pour passer le temps (Defourneaux 153). Il faut noter que l'indifférence féminine envers les études reflète aussi le désintéressement masculin à cet égard dans la société espagnole (Cioranescu 103). Madame d'Aulnoy signale ce fait en écrivant que :

[les Espagnols] n'étudient point ; on néglige de leur donner d'habiles précepteurs ; dès qu'on les destine à l'épée, on ne se soucie plus qu'ils apprennent le latin ni l'histoire. On devrait au moins leur enseigner ce qui est de leur métier : les mathématiques, à faire des armes et à monter à cheval. Ils n'y pensent seulement pas. Il n'y a point ici d'académie ni de maîtres qui montrent ces sortes de choses. Les jeunes hommes passent le temps qu'ils devraient employer à s'instruire, dans une oisiveté pitoyable, soit à la promenade ou à faire leur cour aux dames. (d'Aulnoy 287-288)

Comme la citation permet de le constater, la mauvaise éducation en Espagne touche non seulement les filles, mais les garçons aussi. En plus des représentations de la condition de la femme en Espagne au XVII^e siècle, Madame d'Aulnoy fournit aux lecteurs un aperçu de leur conduite et de leurs croyances.

Madame d'Aulnoy dépeint les coutumes et le caractère des Espagnoles en notant leurs actions et leurs comportements. Ses descriptions touchent les femmes appartenant à deux catégories : les femmes de bonnes et de mauvaises mœurs. Par exemple, la conduite féminine idéale, un sujet repris dans tout le récit, est présentée dans la description de doña Teresa :

Don Fernand de Tolède et les trois chevaliers demeurent là, parce que ce n'est pas la coutume en Espagne d'entrer dans la chambre des dames pendant qu'elles sont au lit. Un frère n'a ce privilège que lorsque sa sœur est malade. Doña Teresa me reçut avec un accueil aussi obligeant que si nous avions été amies depuis longtemps. [...] Elle demanda permission de se lever ; mais quand il fut question de se chauffer, elle fit ôter la clef de sa chambre et tirer les verrous. Je m'informai de quoi il s'agissait pour se barricader ainsi ; elle me dit qu'elle savait qu'il y avait des gentilshommes espagnols avec moi, et qu'elle aimerait mieux avoir perdu la vie qu'ils eussent vu ses pieds. Je m'éclatai de rire, et je la priai de me les montrer, puisque j'étais sans conséquence. Il est vrai que c'est quelque chose de rare pour la petitesse, et j'ai bien vu des enfants de six ans qui les avaient aussi grands. (d'Aulnoy 191-192)

Même si Madame d'Aulnoy rit de cette règle selon laquelle les hommes ne devraient jamais voir les pieds d'une femme¹⁰⁶, cette description ne sert pas à ridiculiser la coutume, mais à montrer la femme idéale qui respecte et considère comme importantes les mœurs et les pratiques culturelles de l'époque. Madame d'Aulnoy présente aussi une image des Espagnoles plus équilibrée, puisqu'elle en expose les deux pôles, telle qu'on les voit dans la littérature du XVII^e siècle. Mais il faut être conscient du fait que l'auteure relève des exemples extrêmes afin de rendre ses anecdotes plus exotiques. L'opposé du prototype de la femme assujettie est, dans ce cas, la femme infidèle et manipulatrice qui aime se venger.

¹⁰⁶ Cette idée que les femmes ne devraient jamais montrer leurs pieds aux hommes se trouve à plusieurs endroits dans le récit de Madame d'Aulnoy. En plus, dans certains carrosses, les portières « se défont, et le cuir en est ouvert par en bas, de telle sorte que quand les dames veulent descendre, on baisse cette portière jusqu'à terre pour cacher le soulier » (d'Aulnoy 197).

La représentation négative la plus commune dans la littérature est souvent celle de la femme aux mœurs relâchées, et c'est aussi le cas dans la relation de Madame d'Aulnoy. La narratrice donne un exemple de ce genre de femme infidèle, en décrivant les femmes qui fréquentent l'église pour voir leurs amants :

Personne ne se dispense, pendant la Semaine sainte, d'aller en station ; particulièrement depuis le mercredi jusqu'au vendredi. Il se passe, ces trois jours-là, des choses bien différentes entre les véritables pénitents, les amants et les hypocrites. Il y a des dames qui ne manquent point d'aller, sous prétexte de dévotion, en de certaines églises où elles savent, depuis un an entier, que celui qu'elles aiment se trouvera ; et bien qu'elles soient accompagnées d'un grand nombre de *deuñas*, comme la presse est toujours grande, l'amour leur donne tant d'adresse, qu'elles se dérobent en dépit des argus et vont dans une maison prochaine, qu'elles connaissent à quelque enseigne, et qui est louée exprès sans servir à personne que dans ce seul moment. Elles retournent ensuite à la même église où elles trouvent leurs femmes occupées à les chercher ; elles les querellent de leur peu de soin pour les suivre ; et le mari, qui a gardé pendant toute l'année sa chère épouse, la perd dans le temps où elle lui devrait être le plus fidèle. La grande contrainte où elles vivent leur inspire le désir de s'en affranchir, et leur esprit, soutenu de beaucoup de tendresse, leur donne le moyen de l'exécuter. (d'Aulnoy 225)

Ces femmes tendres et passionnées, qui sont prêtes à tout pour avoir une rencontre avec leur amant, sont aussi promptes à se venger, et ne reculent devant rien pour accomplir cette tâche quand l'amour n'existe plus :

Elles mettent tout en usage pour se venger de leurs amants, s'ils les quittent sans sujet, de sorte que les grands attachements finissent d'ordinaire par quelque catastrophe funeste. Par exemple, il y a peu qu'une femme de qualité ayant lieu de se plaindre de son amant, trouva le moment de le faire venir dans une maison dont elle était la maîtresse ; et après lui avoir fait de grands reproches, dont il se défendit faiblement, parce qu'il les méritait, elle lui présenta un poignard et une tasse de chocolat empoisonné, lui laissant seulement la liberté de choisir le genre de mort. Il n'employa pas un moment pour la toucher de pitié ; il vit bien qu'elle était la plus forte en ce lieu, de sorte qu'il prit froidement le chocolat, et n'en laissa pas une goutte. Après avoir bu, il lui dit : 'Il aurait été meilleur, si vous y avez mis plus de sucre, car le poison le rend fort amer. Souvenez-vous en pour le premier que vous accommoderez.' Les convulsions le prirent presque aussitôt ; c'était un poison très violent, et il

ne demeura pas une heure à mourir. Cette dame, qui l'aimait encore passionnément, eut la barbarie de ne le point quitter qu'il ne fût mort. (300-301)

Pour les lecteurs français, les descriptions de la femme infidèle qui se venge et manipule à cause de son amour trahi par son amant sont sans doute choquantes, mais les études littéraires confirment l'usage de l'église pour les rencontres (Cioranescu 102), parce que ce lieu fournissait, mieux que les autres où la ségrégation des sexes était appliquée (au théâtre, par exemple), l'occasion de rencontrer leur amant (Defourneaux 158). Même si quelques Espagnoles allaient à l'église avec d'autres intentions que la prière, la religion était un élément sérieux et très important dans la vie quotidienne espagnole.

L'allure parfois excessive de la religion et la façon dont les femmes expriment leur dévotion est un thème inévitable dans la description des Espagnoles du XVII^e siècle. Cet aspect culturel est surprenant pour la narratrice. Elle décrit les femmes qui « [...] ne se servent point de livres pour prier Dieu, ou si elles en ont, cela est fort rare » (205), et elle ajoute qu'elles ne délaissent jamais leur chapelet :

[c]'est une chose à voir, que l'usage continuel qu'elles font de ces chapelets. Toutes les dames en ont un, attaché à leur ceinture, si long, qu'il ne s'en faut guère qu'il ne traîne à terre. Elles le disent sans fin, dans les rues, en jouant à l'homme, en parlant, et même en faisant l'amour, des mensonges ou des médisances, car elles marmottent toujours sur ce chapelet, et quand elles sont en grande compagnie, cela n'empêche point qu'il n'aille son train. Je vous laisse à penser comment il est dévotement dit, mais l'habitude a beaucoup de force en ce pays. (ibid)

Ainsi, la religion est toujours présente dans la vie de ces femmes, et ce, quel que soit leur statut social : « [l]es femmes de qualité n[e] vont guère [à l'église] parce qu'elles ont toutes des chapelles dans leurs maisons ; mais il y a de certains jours de l'année où elles ne manquent pas d'y aller. Ceux de la Semaine sainte en sont ; elles y font leurs stations et quelquefois elles vont s'y confesser » (219). Dévotement religieuses, les Espagnoles

sont aussi, selon les descriptions de la relation Madame d'Aulnoy, superstitieuses¹⁰⁷. Les Espagnoles croient si fortement en leurs superstitions qu'elles réussissent pratiquement à convaincre la voyageuse de leur véracité¹⁰⁸. La surprise de notre narratrice à l'égard des croyances religieuses et superstitieuses des Espagnoles s'amplifie quand elle traite du comportement féminin, et de l'abondance des liaisons amoureuses vécues au grand jour.

Madame d'Aulnoy décrit ces amours publiques en détails :

[...] ce qui me paraît assez singulier, c'est qu'il est permis à un homme, quoique marié, de se déclarer amant d'une dame du palais et de faire pour elle toutes les folies et les dépenses qu'il peut, sans que l'on y trouve à redire. On voit ces galants-là dans la cour, et toutes les dames aux fenêtres qui passent les jours à s'entretenir avec les doigts. Car vous saurez que leurs mains parlent un langage tout à fait intelligible ; et comme on le pourrait deviner s'il était pareil, et que les mêmes signes voulussent toujours dire les mêmes choses, ils conviennent avec leurs maîtresses de certains signes particuliers que les autres n'entendent point. Ces amours-là sont publiques. Il faut avoir beaucoup de galanterie et d'esprit pour les

¹⁰⁷ Voir, par exemple, la croyance dans le mauvais œil : « [...] il y a des gens en ce pays qui ont un tel poison dans les yeux, qu'en regardant fixement une personne, et particulièrement un jeune enfant, ils le font mourir en langueur. J'ai vu un homme qui avait un œil malin, c'est le nom qu'on lui donne, et comme il faisait du mal lorsqu'il regardait de cet œil, on l'obligea de le couvrir d'un grand emplâtre. Pour son autre œil, il n'avait aucune malignité, mais il arrivait quelquefois qu'étant avec ses amis, lorsqu'il voyait beaucoup de poules ensemble, il disait "choisissez celle que vous voulez que je tue." On lui en montrait une, il ôta son emplâtre, il regardait fixement la poule et peu après, elle tournait plusieurs tours, tout étourdie et tombait morte.' Elle prétend aussi qu'il y a des magiciens, qui regardant quelqu'un avec une mauvaise intention, leur donnent une langueur qui les fait devenir maigres comme des squelettes [...]. Mais le remède à cela ce sont ces petites menottes, qui viennent d'ordinaire du Portugal. Elle m'a dit encore que c'est la coutume, lorsqu'on voit qu'une personne nous regarde attentivement, et qu'elle a assez méchante mine pour craindre qu'elle ne donne le mal *d'ojos*, (on l'appelle ainsi, parce qu'il se fait par les yeux), de lui présenter une de ces mains de jais, ou la sienne même fermée, et de lui dire *toma la mano*, ce qui veut dire, prends cette main. À quoi il faut que celui qu'on soupçonne réponde *Dios te bendiga*, Dieu te bénisse ; et s'il ne le dit pas, l'on juge qu'il est mal intentionné, et là-dessus on peut le dénoncer à l'Inquisition, ou si l'on est le plus fort, on le bat jusqu'à ce qu'il ait dit *Dios te bendiga* » (d'Aulnoy 171).

¹⁰⁸ La narratrice explique : « Je ne vous assure pas, comme une chose certaine, que le conte de la poule soit positivement vrai, c'est qu'ici l'on est fortement persuadé qu'il y a des gens qui vous font du mal en vous regardant, et même il y a des églises où l'on va en pèlerinage pour en être guéri. J'ai demandé à cette jeune femme s'il ne paraissait rien d'extraordinaire dans ce qu'ils appellent les yeux malins. Elle m'a dit que non, si ce n'est qu'ils sont remplis d'une vivacité et d'un tel brillant, qu'il semble qu'ils soient tout de feu, et qu'on dirait qu'ils vont vous pénétrer comme un dard. Elle m'a dit encore que, depuis peu, l'Inquisition avait fait arrêter une vieille femme que l'on accusait d'être sorcière [et] s'il y avait des preuves assez fortes, on la brûlerait infailliblement, ou qu'on la laisserait à l'Inquisition, et que le meilleur parti pour elle, c'était d'en sortir avec le fouet dans les rues ; qu'on attache ces sorcières à la queue d'un âne, ou qu'on les monte dessus, coiffées d'une mitre de papier peinte de toutes les couleurs, avec des écriteaux qui apprennent les crimes qu'elles ont commis ; qu'en ce bel équipage on les promène par la ville, où chacun a la liberté de les frapper ou de leur jeter de la boue » (d'Aulnoy 172).

entreprendre et pour qu'une dame veuille vous accepter ; car elles sont fort délicates. Elles ne parlent point comme les autres. Il règne un génie certain au palais tout différent de celui de la ville, et si singulier, que pour le savoir, il le faut apprendre comme on fait métier. (d'Aulnoy 367)

Ces maîtresses liées à des hommes mariés sont appelées les « *amancebadas* », ce qui signifie « maîtresse concubine » (d'Aulnoy 286). Le pouvoir de ces maîtresses sur leurs amants est énorme et, pour l'homme, l'entretien d'une maîtresse est très coûteux. La narratrice explique : « [...] bien que l'on se marie, l'on ne quitte point sa maîtresse, quelque dangereuse qu'elle puisse être. Toutes les fois que ces maîtresses se font saigner, leur amant est obligé de leur donner un habit neuf complet, et il fait remarquer qu'elles portent jusqu'à neuf et dix jupes à la fois, de manière que ce n'est pas une médiocre dépense » (287). Madame d'Aulnoy décrit cette situation comme mystérieuse, puisque les hommes sont fidèles à leur femme et à leur maîtresse, et que « [l']amour est ingénieux en ce pays-ci ; l'on n'épargne rien pour satisfaire sa passion [...] » (314-315). À ce propos, l'auteure rapporte une coutume singulière : « [...] souvent les enfants naturels sont élevés avec les légitimes, au vu et au su d'une pauvre femme qui souffre tout cela et qui n'en dit pas le mot. Il est même très rare de voir des brouilleries entre le mari et la femme, et beaucoup plus rare qu'ils se séparent comme on fait en France » (ibid). Notre narratrice porte ensuite un jugement sur cette pratique : « [...] la chose que je trouve fort singulière et qui ne convient point, ce me semble, dans un royaume catholique, c'est la tolérance que l'on a pour les hommes qui ont des maîtresses si déclarées, que c'est absolument une chose sans mystère » (ibid). En somme, selon la relation de Madame d'Aulnoy, les pratiques extraconjugales semblent assez curieuses et libérales.

D'après cette perception des Espagnols, il est évident que Madame d'Aulnoy dépeint une image exotique des rapports hommes femmes, mais elle ne dénonce pas leurs

actions. La narratrice ajoute que cette situation de liaisons amoureuses ouvertes « paraît extraordinaire » (ibid) et qu'elle ne comprend pas comment « [...] une dame, dont un cavalier est amoureux et aimé, ne soit point jalouse de son *amancebada* », même si la dame en question regarde la concubine « comme une seconde femme, [et] croit que cela ne peut entrer en comparaison avec elle » (ibid). Ces descriptions touchant les dames à la cour de Madrid nous renseignent aussi sur la société française. Le lecteur peut alors en déduire que les liaisons amoureuses y demeuraient relativement plus secrètes.

Il est possible que la quantité de liaisons apparentes dans les descriptions de Madame d'Aulnoy et dans la littérature de l'époque soient le résultat du fait que les séparations étaient moins communes et seulement accordées en raison d'abus où la vie était en danger ou lorsque le mari ne fournissait pas d'appui financier à sa femme (Kamen, *Golden* 77-78). À l'époque, en Espagne, la loi était inégale en ce qui regardait les liaisons extraconjugales des hommes et des femmes. La femme et son amant se trouvaient tous les deux à la merci du mari, qui avait le pouvoir de les tuer. Par contre, une femme n'avait aucun droit si son mari était infidèle (McKendrick 15). Madame d'Aulnoy démontre que les femmes souffrent d'une carence de droits en comparaison avec les hommes espagnols. Elle remarque que cet assujettissement se perpétue même dans le cas où un époux est emprisonné :

[...] la pauvre épouse ne met pas les pieds dehors tant que son mari est en arrêt, quoique ce soit toujours pour quelque infidélité qu'il lui a faite. Il en est de même lorsqu'ils [les époux] sont exilés ou relégués dans quelques-unes de leurs terres, ce qui arrive fort souvent ; et dans le temps de leur absence, leurs femmes restent chez elles, sans sortir une seule fois. (d'Aulnoy 317)

Si les femmes n'ont que peu de droits dans la société espagnole classique, la situation d'une veuve est pire encore. Les veuves doivent porter un habit spécial, que la narratrice

appelle un « vilain deuil »¹⁰⁹, jusqu'à ce qu'elles se remarient, mais les limitations vestimentaires constituent seulement une partie des restrictions de la vie d'une veuve espagnole :

[...] par toutes les choses qu'il faut que les veuves observent en ce pays-ci, on les contraint de pleurer la mort d'un époux qu'elles n'ont quelquefois guère aimé vivant. J'ai appris qu'elles passent la première année de leur deuil dans une chambre toute tendue de noir, où l'on ne voit pas un seul rayon de soleil ; elles sont assises les jambes en croix sur un petit matelas de toile de Hollande. Quand cette année est finie, elles se retirent dans une chambre tendue de gris. Elles ne peuvent avoir ni tableaux, ni miroirs, ni cabinets, ni belles tables, ni aucun meuble d'argent. Elles n'osent porter de pierreries et moins encore de couleurs. Quelque modestes qu'elles soient, il faut qu'elles vivent si retirées qu'il semble que leur âme est déjà dans l'autre monde. Cette grande contrainte est cause que plusieurs dames qui sont très riches, et particulièrement en beaux meubles, se remarient pour avoir le plaisir de s'en servir. (d'Aulnoy 107-108)

Selon cette description, il semble que le remariage représente, pour les femmes, la seule manière d'échapper à toutes les restrictions qui leur sont imposées après le décès de leur mari. Melveena McKendrick note, par contre, que les veuves deviennent les responsables de leur maisons et de leurs famille, et qu'elles prennent le contrôle de toutes les affaires, sauf si elles décident de se remarier à l'intérieur de la première année de veuvage. Dans ce cas, la veuve qui se remarie avant un an doit léguer à ses enfants la moitié des biens dont elle a hérité (McKendrick 16-17). Même si toutes ces règles régissant la vie féminine en Espagne semblent assez strictes, McKendrick suggère qu'à l'époque, elles ne sont pas nécessairement imposées avec force, mais acceptées ou tolérées par les femmes, comme étant les circonstances ordinaires de la société dans laquelle elles vivent (35).

L'Espagnole et sa condition sont donc les produits de leur société au XVII^e siècle (39). À l'intérieur de ce mode de vie très particulier, cependant, on trouve des

¹⁰⁹ Pour la description de l'habit d'une veuve par Madame d'Aulnoy, voir la partie II du présent chapitre (p. 62).

espaces de liberté et de création. C'est le cas notamment de tout ce qui relève de l'apparence physique, et c'est à cet aspect primordial de la *Relation du voyage d'Espagne* que nous consacrerons la seconde section de ce chapitre. Nous verrons que Madame d'Aulnoy décrit les corps, maquillages et pratiques vestimentaires des femmes en précisant combien ils sont uniques à l'Espagne de cette époque.

II. Analyse culturelle et sociologique des choix descriptifs de Madame d'Aulnoy : l'apparence physique des femmes espagnoles (corps, maquillage, mode vestimentaire)

La plus grande partie du récit de Madame d'Aulnoy, en particulier les lettres écrites depuis Madrid, est consacrée aux descriptions de la mode, du maquillage et de l'aspect physique des Espagnoles. Selon Marcelin Defourneaux, la « vraie préoccupation » (155) des femmes espagnoles au XVII^e siècle concerne « les affaires du cœur » (ibid) et sans doute « l'élégance et la mode » (ibid), et c'est pour cette raison qu'il nomme le boudoir « la salle la plus importante de la maison » (ibid).¹¹⁰ Les renseignements fournis par Defourneaux permettent de mieux comprendre les raisons qui poussent Madame d'Aulnoy à se concentrer sur ces aspects dans ses descriptions.

Le portrait des Espagnoles et de leur usage du maquillage est repris à plusieurs occasions, d'un bout à l'autre du texte. Au début, Madame d'Aulnoy décrit chez les femmes « [...] une si prodigieuse quantité de rouge, qui commence juste sous l'oeil, et passe du menton aux oreilles et aux épaules et dans les mains » (d'Aulnoy 59). Elle trouve cette pratique si singulière qu'elle lui inspire un commentaire ironique : « [...] je n'ai jamais vu d'écrevisses cuites d'une plus belle couleur » (ibid). Cette coutume

¹¹⁰ Ce sont toutes nos traductions de l'anglais : « [...] as is natural, the cares of the heart, and, in consequence, those of elegance and fashion were the real preoccupations of women, and for most of them the boudoir (*tocador*) was the most important room in the house » (Defourneaux 155).

d'appliquer le maquillage avec excès est confirmée par Defourneaux dans son analyse de la vie quotidienne dans l'Espagne du Siècle d'or. Defourneaux explique : « [i]t was not merely a question of a little make-up but a veritable box of paints applied to the face, to the shoulders, to the neck, and even to the ears » (55). Cette « boîte à couleurs » apparaît non seulement dans le récit de Madame d'Aulnoy, mais aussi dans plusieurs productions littéraires et artistiques de l'époque (Defourneaux cite les exemples de Francisco de Quevedo, de Brunel et de Diego Vélasquez, 155). Ainsi, les Espagnoles se fardent avec une si grande quantité de rouge, que dona Teresa souligne qu'« [...] on paraissait toujours pâle et malade auprès des autres quand on ne mettait pas du rouge » (ibid). De la même manière, Brunel, un ingénieur et voyageur, a fait des remarques sur cet usage de fards plus d'un siècle après Madame d'Aulnoy, en disant : « elles fardent leurs joues avec écarlate, mais si densément qu'elles semblent de vouloir se déguiser au lieu d'être belle »¹¹¹ (ibid). La manière dont Madame d'Aulnoy décrit la façon de se maquiller le visage, le cou, les épaules, les oreilles, et de s'enduire les doigts et les mains avec une quantité profuse de rouge laisse entendre que, de la perspective française, c'était une pratique inhabituelle, surprenante, en un mot exotique.

En décrivant la coutume de se maquiller à l'espagnole, l'auteure donne tant de détails qu'elle ne laisse rien à l'imagination des lecteurs. La journée d'une femme débute par ce rituel, suivi du parfumage :

Dès qu'elle [Doña Teresa] fut levée, elle prit une tasse pleine de rouge avec un gros pinceau, et elle s'en mit non seulement aux joues, au menton, sous le nez, au-dessus des sourcils et au bout des oreilles, mais elle s'en barbouilla aussi le dedans des mains, les doigts et les épaules. Elle me dit que l'on mettait tous les soirs en se couchant, et le matin en se levant ; qu'elle ne se fardait point, et qu'elle aurait assez voulu laisser l'usage du

¹¹¹ Notre traduction de la citation anglaise : « They paint their cheeks with scarlet [...] but so thickly that they appear to want to disguise themselves rather than to beautiful » (Defourneaux 55).

rouge, mais qu'il était si commun, que l'on ne pouvait pas se dispenser d'en avoir, et que quelque belle couleur que l'on eut, on paraissait toujours pâle et malade auprès des autres quand on ne mettait pas de rouge. Une de ses femmes la parfuma depuis la tête jusqu'aux pieds, avec d'excellentes pastilles, dont elle faisait aller la fumée sur elle ; un autre la *roussia* [rociar signifie *arroser*], c'est le terme, et cela veut dire qu'elle prit de l'eau de fleur d'oranger dans sa bouche, et qu'en serrant les dents, elle la jetait sur elle comme une pluie [...]. (d'Aulnoy 191-192)

Devant ce processus assez singulier, Madame d'Aulnoy ajoute : « [...] elle me dit que rien au monde ne gâtait tant les dents que cette manière d'arroser, mais que l'eau en sentait bien meilleur. C'est de quoi je doute, et je trouverais bien désagréable qu'une vieille telle qu'était celle que je vis là, vint me jeter au nez l'eau qu'elle aurait dans la bouche » (ibid).

En plus de l'usage des fards et des parfums, Madame d'Aulnoy décrit la façon unique et si différente de se faire les sourcils : « [l]a plupart des femmes se font les sourcils, elles n'en laissent qu'un filet ; rien n'est plus vilain, à mon gré, mais ce qui l'est bien davantage, c'est qu'elles se peignent le milieu du front afin que leurs sourcils paraissent joints. C'est à leur gré une beauté incomparable » (d'Aulnoy 213). Leurs coutumes de toilette incluent également des traitements de « [...] blanc d'œuf avec du sucre candi » (ibid), dont elles se servent « [...] pour se décrasser et se rendre le visage luisant » (ibid). Madame d'Aulnoy en confirme le succès : « J'en ai vu qui avaient le front si lustré que cela surprenait. On dirait qu'elles ont un vernis passé sur le visage, et la peau en est tendue et tirée d'une telle manière que je ne doute pas qu'elle ne leur fasse mal » (ibid).

En dépit du maquillage, les dames espagnoles sont renommées pour leur extraordinaire beauté. La vue de ces dames « extrêmement jolies » et « fort aimables » inspire les descriptions de leurs cheveux, qui sont « plus noirs que de l'ébène » et « fort

lustrés », « bien qu'il y ait quelque apparence qu'elles se peignent longtemps avec le même peigne » (d'Aulnoy 212). Chaque rencontre avec une femme provoque de nouvelles descriptions de ce genre. En décrivant les Espagnoles en général, la narratrice demande « [...] en quel pays y a-t-il des yeux semblables aux leurs ? » (213), une question suivie par une description très poétique de ces yeux qui sont « [...] si spirituels, [qu']ils parlent un langage si tendre et intelligible [et] que quand elles n'auraient que cette seule beauté, elles pourraient passer pour belles et dérober les cœurs » (ibid). Même les descriptions de Madame d'Aulnoy à l'égard de cette beauté sont pittoresques et belles.

La manière de se coiffer à l'espagnole requiert beaucoup d'effort et d'attention car les cheveux sont séparés des deux côtés :

Elles se coiffent de différentes manières, mais c'est toujours la tête nue. Elles séparent leurs cheveux sur le côté de la tête, et les couchent de travers sur le front ; ils sont si luisants que, sans exagération, l'on s'y pourrait mirer. D'autre fois, elles mettent une tresse de faux cheveux, la plus mal faite que l'on saurait voir ; ils tombent épars sur leurs épaules, et c'est de peur de mêler les leurs qui sont si admirablement beaux. Elles se font d'ordinaire cinq nattes, auxquelles elles attachent des nœuds de ruban, ou qu'elles cordonnent de perles. [...] Elles ne portent point de bonnet, ni le jour ni la nuit. J'en ai vu qui avaient des plumes couchées sur la tête comme les petits enfants. Ces plumes sont fort fines et mouchetées de différentes couleurs, ce qui les rend beaucoup plus belles. Je ne sais pourquoi l'on n'en fait pas de même en France. (d'Aulnoy 209)

C'est l'habitude de Madame d'Aulnoy soit d'inférioriser les pratiques espagnoles, soit de les dépeindre comme supérieures, mais dans cette description, elle laisse entendre que le port des plumes est une pratique avantageuse que les Françaises devraient peut-être adopter. De plus, la narratrice fait elle-même l'expérience de se coiffer à l'espagnole :

Il n'est pas extraordinaire ici de se mouiller la tête pour se polir et s'unir les cheveux. La première fois que je me suis coiffée à l'espagnole, une des femmes de ma parente entreprit ce beau chef-d'œuvre. Elle fut trois heures à me tirer la tête, et voyant que mes cheveux étaient toujours naturellement frisés, sans m'en dire rien, elle trempa deux grosses éponges

dans un bassin plein d'eau, et elle me baptisa si bien, que j'en fus enrhumée plus d'un mois. (361)

Il va sans dire que toutes les coutumes de toilette ne plaisent pas à Madame d'Aulnoy, mais elle ne les juge pas inférieures à cause de leurs différences. Elle va jusqu'à dire que même si ces coutumes ne sont pas à son gré, elle a « [...] trouvé des Espagnoles plus régulièrement belles que [les] Françaises » (213). Une des seules descriptions quasi négatives que Madame d'Aulnoy fournit à l'égard des Espagnoles porte sur leurs dents. Elle explique que quoique « [l]eurs dents s[oient] bien rangées, et [...] assez blanches [...] elles les négligent ; [...] que le sucre et le chocolat les leur gâtent » (212). Elle remarque davantage qu'à l'égard de leur hygiène dentaire, « elles ont la mauvaise habitude, et les hommes aussi, de se les nettoyer avec un cure-dent, en quelque compagnie qu'ils soient » (214), une coutume qui marque la différence espagnole, par rapport aux coutumes françaises.

Même la description de l'apparence féminine dénote une différence, comme Madame d'Aulnoy le remarque : « leur beauté me surprit, et il ne leur manque à mon gré que de l'embonpoint. Ce n'est pas un défaut en ce pays, où ils aiment que l'on soit maigre à n'avoir que la peau et les os » (136). Elle explique que « [...] leur grande maigreur choque ceux qui n'y sont pas accoutumés » (212). La maigreur des Espagnoles devient, pour Madame d'Aulnoy, une description de la différence qui revient à plusieurs endroits, et elle met toujours l'accent sur le fait que les Espagnoles « sont extrêmement petites » (221), qu'« elles sont toutes d'une maigreur effroyable » (207) et qu'« [...] elles seraient bien fâchées d'être grasses » (ibid), ce qui est, selon Madame d'Aulnoy « un défaut essentiel parmi elles » (ibid). Elle remarque aussi la petitesse de leurs pieds, qui sont

[...] la partie de leur corps qu'elles cachent le plus soigneusement. J'ai entendu dire qu'après qu'une dame a eu toutes les complaisances possibles pour un cavalier, c'est en lui montrant son pied qu'elle lui confirme sa tendresse, et c'est ce qu'on appelle ici la dernière faveur. Il fait convenir aussi que rien n'est plus joli en son espèce ; et je vous l'ai déjà dit, elles ont les pieds si petits que leurs souliers sont comme ceux de nos poupées. (206)

En comparant les pieds d'une femme espagnole à ceux des poupées en France (ou aux pieds des enfants, comme nous l'avons déjà vu), Madame d'Aulnoy perpétue l'idée de l'exotisme espagnol et de la différence entre les deux nations. L'emploi exclusif d'adjectifs et de descriptions soulignant la beauté inaccoutumée des femmes espagnoles renforce l'image de l'Espagnole exotique, une image soutenue davantage par les vêtements dont elles s'habillent.

Une grande quantité de descriptions dans la relation de voyage de Madame d'Aulnoy traitent la mode féminine espagnole. De ces descriptions innombrables, ce sont surtout celles concernant les chaussures, les vêtements et les accessoires des Espagnoles qui attirent le plus l'attention de notre narratrice. La coutume espagnole de porter les chapins, une espèce de chaussure, paraît comme une coutume exotique selon les descriptions de la relation de Madame d'Aulnoy. L'auteure explique que les Espagnoles portaient « [...] des *chapins*, qui sont des espèces de sandales où l'on passe le soulier, et qui hausse prodigieusement, mais l'on ne peut marcher avec sans s'appuyer sur deux personnes » (d'Aulnoy 136)¹¹². Elle ajoute que les chapins « [...] sont des espèces de petites sandales de brocard ou de velours garni de plaques d'or qui les haussent d'un demi-pied, et quand elles les ont, elles marchent fort mal et sont toujours prêtes à tomber » (207). La pratique de porter les chapins est un élément constant dans

¹¹² Selon Defourmeaux, les chapins sont des chaussures faites de bois et de liège, qui créent l'illusion de haute taille pour ces femmes qui étaient assez petites (157).

l'habillement des femmes espagnoles à la cour de Madrid, et « [i]l faut de même, que toutes les dames, quand elles sont chez la reine, aient des chapins. [...] Si elles avaient paru devant la reine sans chapin, elle le trouverait très mauvais » (367). Puisque Madame d'Aulnoy annonce la différence entre les chaussures françaises et celles de l'Espagne d'une manière comique (l'usage de ces chaussures ne permettait pas aux femmes de marcher sans aide), elle renforce l'exotisme des Espagnoles au sujet de leurs coutumes et de leur mode vestimentaire. Cet exotisme se voit également dans les descriptions du costume typiquement espagnol.

Madame d'Aulnoy décrit dans sa *Relation du voyage d'Espagne* plusieurs habits assez spécifiques, entre autres les vêtements des veuves espagnoles¹¹³, les vêtements de noces¹¹⁴ et les vêtements que les Espagnoles portent pour aller à l'église¹¹⁵. Une pièce de

¹¹³ Madame d'Aulnoy décrit la marquise de Los Rios, une veuve espagnole : « [s]on habit me parut fort singulier. Il fallait être aussi belle qu'elle était pour y conserver des charmes. Elle avait un corps d'une étoffe noire et la jupe de même, et par-dessus une manière de surplis de toile de baptiste qui lui descendait plus bas que les genoux ; les manches étaient longues, et serrées au bras, qui tombaient jusque sur les mains. Ce surplis s'attachait sur le corps, et comme il n'était point plissé par-devant, il semblait que c'était une bavette. Elle portait sur sa tête un morceau de mousseline qui lui entourait le visage, et l'on aurait crû que c'était une guimpe de religieuse, sauf qu'il était trop chiffonné et trop clair. Il couvrait sa gorge et descendait plus bas que le bord du corps de jupe. Il ne lui paraissait aucuns cheveux, ils étaient tous cachés sous cette mousseline. Elle portait une grande mante de taffetas noir, qui la couvrait jusqu'aux pieds ; et par-dessus cette mante, elle avait un chapeau dont les bords étaient fort larges, attaché sous le menton avec des cordons de soie. On me dit qu'elles ne portent ce chapeau que lorsqu'elles sont en voyage. Tel est l'habit des veuves et des *dueñas*, habit qui n'est pas supportable à mes yeux ; et si l'on rencontrait la nuit une femme vêtue ainsi, je suis persuadée que l'on pourrait en avoir peur sans être trop poltron » (107).

¹¹⁴ Les habits de noces des Espagnoles à la cour de Madrid se trouvent dans les « [...] corbeilles d'argent, aussi grandes et profondes que celles que nous appelons des mannes, dans lesquelles on porte le couvert. Elles étaient si lourdes, qu'elles se mirent quatre à chacune. Il y avait dedans tout ce qui se peut voir de plus beau et de plus riche selon la mode du pays ; entre autres six justaucorps de brocard d'or et d'argent, faits en petites vestes pour s'habiller le matin, avec des boutons, les uns de diamants, les autres d'émeraudes et ainsi chacun en avait six douzaines. Le linge et les dentelles n'étaient pas moins propres que le reste. Elle [la princesse de Monteleon] me montra ses pierreries, qui sont admirables, mais si mal mises en œuvre, que les plus gros diamants ne paraissent pas tant qu'un de trente louis que l'on aurait mis en œuvre à Paris » (d'Aulnoy 217).

¹¹⁵ À l'égard des habits que les femmes portent pour aller à l'église, Madame d'Aulnoy remarque que « [d]e quelque qualité que soient les Espagnoles, elles n'ont jamais de carreau dans l'église, et l'on ne leur porte la robe. Pour nous, quand nous y entrons avec nos habits à la française, tout le monde s'assemble et nous environne [...] » (222).

vêtement typique décrite par la narratrice est le *guardainfante*¹¹⁶, aussi appelé *vertugadin*. Ce mot provient de l'espagnol *vertugado* (Cioranescu 77) qui signifie garder la vertu. Il s'agit d'une pièce ou d'un bourrelet de tissu plus ou moins gros et entourant la taille de façon à faire bouffer les jupes qui reposent dessus. Selon Cioranescu, cet usage « [...] avait été introduit au XVI^e siècle et se maintint jusqu'à la fin du règne de Louis XIII. La robe gonflée artificiellement au-dessus de la ceinture, faisant contraste avec une taille très ajustée, donnait à la silhouette cet aspect caractéristique, de guêpe, que Montaigne appelait le 'corps espagnolé' » (ibid). L'écrivaine retrace cette coutume en expliquant que

[l]es femmes portaient, il y a quelques années, des garde-infants d'une grandeur prodigieuse ; cela les incommodait et incommodait les autres. Il n'y avait point de portes assez grandes par où elles pussent passer. Elles les ont quittés, et elles ne les portent plus que lorsqu'elles vont chez la reine, ou chez le roi. Mais ordinairement dans la ville, elles mettent des sacristains, qui sont, à proprement parler, les enfants des vertugadins. Ils sont faits de gros fils d'archal, qui forment un rond autour de la ceinture ; il y a des rubans qui y tiennent, et qui attachent un autre rond de même, qui tombe plus bas et qui est plus large. On a cinq ou six cerceaux qui descendent jusqu'à terre, et qui soutiennent les jupes. On en porte une quantité surprenante, et l'on aurait peine à croire que des créatures aussi petites que sont les Espagnoles puissent être si chargées. La jupe de dessus est toujours de gros taffetas noir, ou de poil de chèvre gris tout uni, avec un grand troussis un peu plus haut que le genou, autour de la jupe ; et quand on leur demande à quoi cela sert, elles disent que c'est pour la rallonger à mesure qu'elle s'use. [...] Ces jupes sont si longues par-devant et par les côtés, qu'elles traînent beaucoup, et elles ne traînent jamais par derrière. Elles les portent à fleur de terre ; mais elles veulent marcher dessus, afin qu'on ne puisse voir leurs pieds, qui est la partie de leur corps qu'elles cachent le plus soigneusement. [...] [D]essous cette jupe unie, elles en ont une douzaine plus belles les unes que les autres, d'étoffes fort riches, et chamarrées de galons et de dentelles d'or et d'argent jusqu'à la ceinture. Quand je vous dis une douzaine, ne croyez pas au moins que j'exagère ; pendant les excessives chaleurs de l'été, elles n'en mettent que sept ou huit, dont il y en a de velours et de gros satin. Elles ont en tout temps une jupe blanche dessous toutes les autres qu'elles nomment *sabenagua* [...]. (205-206)

¹¹⁶ Madame d'Aulnoy emploie la traduction française « garde-infants » pour décrire le *guardainfante*.

Cette description pleine de détails démontre l'extravagance de l'habillement féminin en Espagne¹¹⁷, plus chargé qu'en France. Par exemple, contrairement à l'Espagne, où les manches étaient toujours longues, en France les manches courtes « [...] ornées de dentelles » (Deblay 75)¹¹⁸ étaient à la mode, et « [...] après avoir été très volumineuses pendant la Fronde, elles sont devenues plates sur l'injonction du roi qui déclara vers 1665 'qu'il fallait en finir avec les extravagances' » (ibid). Ainsi, l'habillement français était beaucoup moins extravagant que la mode espagnole, mais les Françaises ont compensé cette austérité vestimentaire avec des coiffures plus extravagantes qu'en Espagne (Deblay 74-75). L'habillement français est demeuré assez sombre jusqu'à un décret royal de Louis XIV, qui exigea des habits plus colorés à la cour (Hartnell 63)¹¹⁹.

Pour revenir au vertugadin, puisque, à l'époque décrite par la *Relation du voyage d'Espagne* de Madame d'Aulnoy (1679-1681), l'usage du vertugadin ou du guardainfante existait en France, Madame d'Aulnoy présente une description de la version originale espagnole de cet habillement au lieu de le critiquer. Ce costume espagnol, surnommé 'la balle' (Defourneaux 157), est évidemment vraiment extravagant avec beaucoup de détails

¹¹⁷ Defourneaux soutient que la mode féminine de porter le vertugadin ou le guardainfante était vastement répandue en Espagne à cette époque: « [i]n society, the most characteristic of women's garments was the *guardainfante*, which, to quote Zabaleta, 'is the silliest extravagance which women who want to look elegant have ever fallen for'. A development of the farthingale, which was common in European feminine fashion at the end of the sixteenth century, the *guard[a]infante* was a framework of hoops made from whalebone and osier twigs and padded, the function of which was to 'belly out' the shape of the petticoat (or *basquine*) which hid it, and the gown which covered it, giving to the whole the shape of a bell. This outline was accentuated even more by a tight-fitting jacket, worn over a whalebone corset, which squeezed the breasts and restricted the waist – as it were cutting the body in two. To add to this deformation of the female silhouette, the sleeves are 'ballooned' at the shoulders and 'slashed' at the wrists to reveal vivid lining and ending in tight cuffs, which were often decorated by precious embroidery. Full-length gowns made of heavy materials – taffetas, watered silk or brocade – completely hid the feet, which it was immodest to reveal. They wore leather shoes, but it was customary to wear, over the shoes, clogs (*chapines*) with wooden soles and cork heels, which, by raising the body, gave Spanish women, generally rather small, a more imposing stature, and so helped a little to compensate for the grotesque silhouette of the *guard[a]infante* » (Defourneaux 157).

¹¹⁸ A. Deblay. *Histoire anecdotique du costume en France*. Paris: Armand Colin, 1924.

¹¹⁹ Norman Hartnell. *Royal Courts of Fashion*. Toronto: Cassell, 1971.

complexes, et a créé une réaction négative lors de son introduction dans la société espagnole. Defourneaux maintient que « the ‘ball’ allowed its wearer to conceal from the eyes of the world signs of a pregnancy which was not necessarily the fruit of legitimate passion: it thus also gave a certain security to feminine libertinism » (ibid). Parce qu’il permettait de cacher les grossesses, le guardinfante a été interdit aux Espagnoles. En 1633, l’Espagne a introduit un décret royal qui stipulait que seulement « celles à qui a été accordé le droit de vendre leur corps ont la liberté de porter ce costume »¹²⁰ (ibid), mais, en dépit de cette régulation et de la possibilité d’être reconnue comme une prostituée (ibid), cet habillement extravagant faisait fureur chez les Espagnoles de la cour.

Quand notre narratrice s’habille à l’espagnole, cependant, elle ne partage pas cet enthousiasme. Nous percevons très clairement son point de vue français :

[...] pour la première fois je me mis à l’espagnole. Je ne comprends guère d’habit plus gênant. Il faut avoir les épaules si serrées qu’elles en font mal, on ne saurait lever le bras, et à peine peut-il entrer dans les manches du corps. On me mit un garde-infant d’une grandeur effroyable (car il faut en avoir chez la reine). Je ne savais que devenir avec cette étrange machine. On ne peut s’asseoir, et je crois que je le porterais toute ma vie sans m’y pouvoir accoutumer. On me coiffa à la *melene*, c’est-à-dire les cheveux tout épars sur le cou, et noués par le bout d’une nonpareille. Cela échauffe bien plus qu’une palatine, de sorte qu’au mois d’août en Espagne, il est aisé de juger comme je passais mon temps. Mais c’est une coiffure de cérémonie, et il ne fallait manquer à rien en telle occasion. Enfin je mis des chapins, plutôt pour me casser le cou que pour marcher avec. Quand nous fûmes toutes en état de paraître, car ma parente et ma fille allaient aussi à l’espagnole, on nous fit entrer dans une chambre de parade où monsieur le cardinal nous vint voir. (d’Aulnoy 332)

Si la narratrice présente cet habillement comme « gênant » et « étrange », c’est qu’elle décrit ses découvertes à travers son histoire et ses connaissances françaises. D’autres aspects vestimentaires sauront cependant la séduire. Par exemple, une grande part des descriptions dans la *Relation du voyage d’Espagne* de Madame d’Aulnoy est consacrée

¹²⁰ Notre traduction de l’anglais.

aux habits extraordinairement détaillés et luxueux. Madame d'Aulnoy énumère les tissus innombrables : satin (136, 205), brocart (136, 335), velours (147, 158, 205), point d'Espagne (147), hermine (147) et taffetas (147, 205), qui se trouvent tous en couleurs infinies. Le fait que les descriptions de Madame d'Aulnoy se concentrent sur les tissus confirme l'idée de Cioranescu selon laquelle les tissus espagnols étaient vraiment prisés par le public français (74) et que « [l]es principales dentelles connues en France [...] étaient fabriquées à l'étranger » (Deblay 76-77). En plus des tissus, le luxe espagnol se voit dans les détails compliqués incluant les tenues « boutonné[es] par de gros rubis d'une valeur considérable » (136), avec « des roses de diamants » (137) ou qui sont « garnie[s] de boutons d'émeraudes et de diamants » (157) et « couverte[s] de broderies » (364). L'opulence évidente dans ces descriptions ne se compare pas, toutefois, aux pierreries et aux accessoires qui ajoutaient au luxe de la mode espagnole.

Selon les descriptions fournies par la *Relation du voyage d'Espagne* de Madame d'Aulnoy, il semble que les habits ne soient pas complets sans une abondance de pierreries. Madame d'Aulnoy raconte que les Espagnoles « [...] port[en]t une fraise et plusieurs chaînes de grosses perles et de diamants, avec des enseignes attachées qui tomb[ent] par étages devant [leur] corps » (137) et qu'« [e]lles ont beaucoup de pierreries des plus belles que l'on puisse voir » (208). Mais la narratrice remarque que « [c]e n'est pas pour une garniture, comme en ont la plupart [des] dames de France, celles-ci vont jusqu'à huit ou dix, les unes de diamants, les autres de rubis, d'émeraudes, de perles, de turquoises, enfin de toutes les manières » (ibid). Elle critique encore la manière singulière dont les femmes portent ces pierreries et ces bijoux :

On les met très mal en œuvre ; on couvre presque tous les diamants, l'on n'en voit qu'une petite partie. Je leur ai demandé la raison et elles m'ont

dit qu'il leur semblait que l'or était aussi beau que les pierreries. Mais, pour moi, je pense que c'est que leurs lapidaires ne les savent pas mieux mettre en œuvre. J'en excepte Verbec, qui le ferait fort bien, s'il voulait s'en donner la peine. Les dames portent de grandes enseignes de pierreries au haut de leurs corps d'où il tombe une chaîne de perles, ou de dix ou douze nœuds de diamants, qui se rattachent sur un des côtés du corps. Elles ne mettent jamais de collier, mais elles portent des bracelets, des bagues, et des pendants d'oreilles qui sont bien plus longs que la main, et si pesants que je ne comprends point comment elles peuvent les porter sans s'arracher le bout de l'oreille. Elles y attachent tout ce qui leur semble de joli. J'en ai vu qui y mettaient des montres assez grandes ; d'autres des cadenas de pierres précieuses, et jusqu'à des clefs d'Angleterre fort bien travaillées, ou des sonnettes. [...] Elles ont la tête toute chargée de poinçons, les uns faits en petites mouches de diamants, et les autres en papillons dont les pierreries marquent les couleurs. (d'Aulnoy 208-209)

Grâce à cette image et à ses descriptions, Madame d'Aulnoy laisse entendre que la mode espagnole est une mode d'excès, inférieure à la mode française, où elle suppose que tous les bijoux et les pierreries sont mis en œuvre mieux qu'en Espagne. En plus de cet excès d'ornements, Madame d'Aulnoy dépeint une autre pratique vue comme élégante par les Espagnoles à la cour : l'usage des lunettes.

La narratrice raconte sa surprise, dès son arrivée à la cour de Madrid, de voir toutes les Espagnoles porter des lunettes :

Je demeurai surprise en entrant chez la princesse de Monteléon, de voir plusieurs dames fort jeunes avec une grande paire de lunettes sur le nez, attachée aux oreilles, et ce qui m'étonnait encore davantage, c'est qu'elle ne faisaient rien où des lunettes leur fussent nécessaires. [...] [On] me dit que c'était pour la gravité, et que l'on ne les mettait pas par besoin, mais seulement pour s'attirer du respect. [...] Sans exagération, elles mangent avec, et vous rencontrez, dans les rues et dans les compagnies, beaucoup de femmes et d'hommes qui ont toujours leurs lunettes. [...] Il est si commun d'en porter que j'ai entendu dire qu'il y a des différences dans les lunettes comme dans les rangs ; à proportion que l'on élève sa fortune, l'on fait grandir le verre de sa lunette et on la hausse sur son nez. Les grands d'Espagne en portent de larges comme la main, que l'on appelle *ocales*, pour les distinguer. » (d'Aulnoy 214-215)

Porter les lunettes pour inspirer la gravité et pour attirer du respect est, en soi, un usage étonnant par rapport aux habitudes françaises, mais Madame d'Aulnoy continue en narrant une histoire beaucoup plus amusante :

Il arriva un jour de conseil, on avait laissé une fenêtre ouverte dans le lieu où ils étaient assemblés, de manière que le soleil, frappant d'aplomb sur les lunettes, il se fit tout d'un coup une espèce de feu d'artifice fort dangereux pour les sourcils et les cheveux. Tout fut brûlé, et l'on ne peut s'imaginer jusqu'où alla l'épouvante de ces vénérables vieillards. (215)

Les études historiques confirment que la pratique de porter les lunettes était commune parmi les femmes de l'élite en Espagne dès le début du XVII^e siècle, et retracent cet usage chez plusieurs citoyens, notamment des hommes et des dames de la cour, qui les portaient pour montrer leur statut social (Defourneaux 155). L'habitude de porter les lunettes par vanité plutôt que par nécessité contribue également à l'image exotique des Espagnoles, mais l'accessoire exotique par excellence est le voile.

Porter un voile, une habitude qui crée le mystère et qui intrigue les gens, est une coutume que Madame d'Aulnoy présente dans sa *Relation du voyage d'Espagne*. Cet accessoire typiquement espagnol est utilisé, selon la description de Madame d'Aulnoy, pour quitter les maisons sans être reconnues, « [...] car les dames se visitent fort, et rien ne leur est plus aisé que de prendre une mante, d'entrer dans une chaise par la porte de derrière et de se faire porter où elles veulent » (d'Aulnoy 312). Elle ajoute qu'« [i]l arrive quelquefois qu'une dame couverte de sa grande mante unie, ne montrant, de tout son visage que la moitié d'un œil, vêtue fort simplement pour n'être pas connue, et ne voulant point se servir d'une chaise, va à pied au lieu du rendez-vous » (d'Aulnoy 315). En plus de cet usage mystérieux, les voiles servaient aussi pour couvrir la tête, les

cheveux et la gorge¹²¹. Joan Cammarata suggère que les Espagnoles, au XVII^e siècle, se servaient du voile dans le but de se déguiser ou pour se protéger, mais également pour tromper (9). Defourneaux constate aussi que le voile permettait aux dames de s'échapper du lieu où elles étaient isolées (159). Il retrace également l'origine de la coutume de se voiler, qui vient de l'héritage mauresque en Espagne, mais qui devient un outil de séduction vers le XVII^e siècle, un outil qui, comme Defourneaux le note, fait travailler l'imagination : « The veil gave only a hint of the face beneath, but it could add a piquancy to a pretty look or lend imaginary charms to those women who were lacking real ones and knew how to use it to excite the attentions of men who without this disguise would not give a second chance » (ibid). Accessoire avec plusieurs usages, le voile est peut-être l'élément le plus important et le plus exotique de l'habillement espagnol. Les traditions vestimentaires espagnoles, selon les descriptions de Madame d'Aulnoy, constituent une coutume assez curieuse et unique. Puisque la *Relation du voyage d'Espagne* de Madame d'Aulnoy a été écrite pour un lectorat français, les descriptions, toutes centrées sur l'exotisme, peuvent présenter l'Espagne et son peuple tantôt comme inférieurs, tantôt comme supérieurs aux Français. Cependant, toutes ont l'intention de divertir le public.

La Relation du voyage d'Espagne trace pour le lecteur un portrait de l'Espagne du XVII^e siècle, de son peuple et de sa culture, mais plus précisément, une image de la femme noble espagnole. En insistant sur les aspects féminins de la société espagnole, Madame d'Aulnoy peint un portrait du caractère, des coutumes et de la situation des

¹²¹ Madame d'Aulnoy décrit cet accessoire comme « [...] une espèce de petit voile de mousseline brodée de fleurs d'or et de soie qui voltige et qui couvre la gorge » (d'Aulnoy 41-42). Ce voile couvre aussi les cheveux : « Ses cheveux étaient [...] sous un petit voile avec de la dentelle noire » (136-137).

Espagnoles dans l'élite de la société classique. À l'occasion de ce portrait, l'auteure examine en détail les droits et les pouvoirs féminins, la limitation des déplacements et l'assujettissement aux hommes, l'oisiveté des femmes à la cour d'Espagne, le manque de cérémonie dans la conduite, le manque d'éducation, les mœurs parfois relâchées dans les relations avec le sexe opposé, le rôle du mariage, la quantité énorme de liaisons amoureuses et, finalement, la façon dont les femmes expriment leur dévotion religieuse et leurs croyances superstitieuses. En plus de ce portrait de la condition de l'Espagnole dans la société de la fin du siècle, Madame d'Aulnoy ajoute une grande quantité de descriptions traitant l'apparence physique des femmes espagnoles, y compris leur usage du maquillage et leur mode vestimentaire, le tout en insistant sur les modes typiquement espagnoles des chapins, du vertugadin, du guardainfante, du port des pierreries, des lunettes et, enfin, du voile. Tous ces éléments décrits par la narratrice dans la relation de Madame d'Aulnoy fournissent une image exotique de l'Espagnole et de ses coutumes au XVII^e siècle. Par la même occasion, ces descriptions permettent à Madame d'Aulnoy de commenter la situation de la femme dans la société, c'est-à-dire à la fois de critiquer la situation actuelle de la femme et de faire entendre, indirectement, son idéal de la vie féminine. Bien que Madame d'Aulnoy utilise parfois ses préjugés français en critiquant les Espagnoles comme exotiques et étrangères, elle demeure généralement assez objective puisque ses descriptions ont pour but l'information et le divertissement de son public français. Confrontée à l'Autre, Madame d'Aulnoy aurait pu « [s]'inquiéter ou sourire » (Kristeva 282), mais elle a apparemment choisi cette dernière option, puisque sa relation est fascinante et que la peur de l'autre n'y figure pas.

CONCLUSION

Quoique la *Relation du voyage d'Espagne* fournisse au lectorat un aperçu de la vie des Espagnoles au XVII^e siècle, il faut être conscient que la littérature ne représente pas la société telle qu'elle est, puisque la littérature est colorée par les expériences, l'histoire et les valeurs de l'auteure et de sa société d'appartenance. Les idées préconçues à l'égard du pays d'accueil et de sa culture influencent également les descriptions du territoire et de son peuple fournis par la relation de Madame d'Aulnoy. Toutefois, cette relation peut être considérée comme un miroir du monde espagnol à cette époque, et ce, grâce à ses descriptions vraisemblables qui avaient comme intention de divertir et de renseigner les lecteurs.

Madame d'Aulnoy présente « un monde saisi à travers une conscience », pour reprendre les mots de Gomez-Géraud, la conscience de la rédactrice ainsi que celle de l'époque et de sa société d'appartenance : elle témoigne des Espagnoles à une époque où leur culture et leur littérature s'étaient infiltrées en France et où les descriptions de l'exotisme ibérique faisaient fureur parmi les lecteurs français. La relation de son voyage présumé en Espagne tire avantage non seulement de la vogue des récits de voyage et de l'écriture épistolaire au XVII^e siècle, mais également de la popularité dont jouit alors la destination espagnole.

La majorité des descriptions fournies par la *Relation du voyage d'Espagne* traitent des femmes dans la société espagnole, mais ces descriptions traitent seulement d'une partie des femmes – les dames de la haute société – et fournissent alors une image pas tout à fait juste des Espagnoles dans leur totalité. En effet, Madame d'Aulnoy avait parfois tendance à généraliser la situation féminine, comme si chaque femme qu'elle

rencontrait représentait une communauté de femmes sans variation et sans différence. Madame d'Aulnoy décrit deux altérités : celle de l'étrangère, et celle de la femme soumise à la domination masculine. Alors, les Espagnoles sont les véritables autres, mais doublement autres en raison de leur position dans la société espagnole et de leur différence avec la voyageuse qui les observe.

Contrairement à l'usage de l'époque, où les récits de voyages présentaient le plus souvent des représentations négatives du pays d'accueil, Madame d'Aulnoy est généralement équitable dans ses choix descriptifs. Les jugements qu'elle porte dans sa relation proviennent de son histoire personnelle et de ses valeurs en tant que femme de l'élite française. L'image des Espagnoles perpétuée par la relation de Madame d'Aulnoy n'est pas seulement une image de l'Espagnole exotique, inférieure, oisive ou portant trop de maquillage. L'auteure est assez objective dans ses descriptions pour valoriser la culture espagnole, notamment lorsqu'il est question des mariages sans mésalliances ou de l'apparence des femmes. Autrement dit, il est évident que Madame d'Aulnoy, par ses descriptions, apprécie les différences entre les deux cultures et les examine dans leur contexte sociétal pour éviter de trop juger l'infériorité ou la supériorité de l'une et de l'autre.

Au tout début de la relation, Madame d'Aulnoy présente une société mythique et idéalisée qui sert à formuler un commentaire implicite sur la réalité féminine et qui tranche avec les représentations ultérieures : subjuguées et isolées, les femmes décrites par Madame d'Aulnoy subissent la domination masculine qui limite leur liberté de mouvement et leurs actions, en plus de négliger leur formation intellectuelle. Ces limitations imposées ont toutes été tolérées par les Espagnoles. Par ailleurs, à l'opposé de

cette représentation négative, Madame d'Aulnoy admire à la fois l'amour espagnol qui inspire un mode de communication exotique de gestes, sans mots, chez les amants, et l'ingéniosité des couples qui sont prêts à n'importe quoi pour avoir une rencontre, même à l'église. Même si la façon dont les Espagnoles expriment leur dévotion religieuse surprend Madame d'Aulnoy, la force de leurs croyances superstitieuses, comme celle du mauvais œil, renforcent l'exotisme ibérique et, par conséquent, l'intérêt du texte. La quantité de liaisons amoureuses et le fait que les couples ne se séparent pas malgré la présence connue des maîtresses sont également surprenants pour la narratrice. En plus des amants, l'autre préoccupation féminine par excellence est celle du maquillage et de la mode. Remplies de détails, les descriptions de la mode espagnole ne laissent rien à l'imagination et il est évident que Madame d'Aulnoy y prend plaisir grâce à la représentation vraiment positive qu'elle fait de presque chaque élément. Bien qu'elle décrive la plus grande part de la mode espagnole comme belle (le luxe, l'extravagance), elle en trouve certains éléments comiques (les fards, les chapins, les lunettes) et d'autres qui ne sont pas à son gré (la mauvaise hygiène dentaire et la maigreur des femmes). Mais peu importe la façon dont Madame d'Aulnoy comprend les coutumes, elle les présente toutes comme exotiques.

L'intention première de Madame d'Aulnoy est, en conclusion, de divertir et d'informer un lectorat français déjà captivé par l'Espagne, en démontrant l'unique, le curieux et l'exotique de l'Espagne au XVII^e siècle. La *Relation du voyage d'Espagne* constitue également une source documentaire importante sur l'Espagne classique, et sur la vie d'une communauté peu connue ou étudiée. Sa nature informative et divertissante en assure la postérité.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus

D'Aulnoy, Marie-Catherine Jumelle de Barneville, comtesse d'. *Relation du voyage d'Espagne*. Seguin, Maria Susana (éd. et introduction). Édition Desjonquères. Paris: Desjonquères, 2005.

Bibliographie critique : Madame d'Aulnoy

“Aulnoy, (Marie-Catherine Jumelle de Barneville, comtesse d’). *Dictionnaire des femmes de l’Ancienne France (SIEFAR)*. 15 January 2008 <<http://www.siefar.org>>.

D'Aulnoy, Marie-Catherine Le Jumel de Berneville. *Histoire de la comtesse d'Aulnoy*. Fernande Gontier (éd): Perrin, 2005.

Foulché-Delbosc, Raymond. “Madame d'Aulnoy et Espagne.” *Revue Hispanique* 67 (1926): 1-152.

Hester, Nathalie. “Travel and the Art of Telling the Truth: Marie-Catherine d'Aulnoy's Travels to Spain.” *Huntington Library Quarterly: Studies in English and American History and Literature* 70.1 (2007): 87-102.

Hoge, Henry W. “The Comtesse d'Aulnoy and Her Voyage d'Espagne.” *Hispania: A Journal Devoted to the Teaching of Spanish and Portuguese* 38.2 (1955): 210-215.

Maura y Gamazo, Gabriel. *Fantasías y realidades del viaje a Madrid de la condesa d'Aulnoy*. Madrid: Saturnino.

Mazon, Jeanne. “Madame d'Aulnoy n'aurait-elle pas été en Espagne ?” *Revue de littérature comparée* 7 (1927): 724-736.

McLeod, Glenda. “Writer of Fantasy: Madame d'Aulnoy.” *Women Writers of the Seventeenth Century*. Katharina M. Wilson et Frank J. Warnke (éds). Athens: U of Georgia Press, 1989. 91-99.

Neemann, Harold. “The Road to Spain: Mme d'Aulnoy's 1691 Travel Account *Relation du Voyage d'Espagne*.” *The Image of the Road in Literature, Media, and Society*. Will Wright et Steven Kaplan (éds et introd). Pueblo, CO: Society for the Interdisciplinary Study of Social Imagery, Colorado State University-Pueblo, 2005. 103-106.

- Palmer, Melvin D. "Madame d'Aulnoy in England." *Comparative Literature* 27.3 (1975): 237-253.
- , "Madame d'Aulnoy's Pseudo-Autobiographical Works on Spain." *Romanische Forschungen* 83 (1971): 220-229.
- Prud'homme, Helen Michelle. "Notorious women": *Women writers and nouvelle galante, 1663-1708*. Diss. The University of Texas at Austin, 1995. Dissertations & Theses: Full Text. ProQuest. University of Waterloo Library, Waterloo, Ontario. 19 May 2008 <<http://www.proquest.com.proxy.lib.uwaterloo.ca/>>
- Ranum, Orest. "Contestation et devoir civique : le piège monté contre le sieur de la Motte d'Aulnoy." Actes du Colloque Aix-en-Provence, 27-28 septembre 1996, Roger Duchêne et Pierre Ronzeaud (éds). *Papers in French Seventeenth Century Literature*. Paris, 1997: 233-239.
- Seguin, Maria Susana (introduction). *Madame d'Aulnoy : Relation du voyage d'Espagne*. Paris: Desjonquères, 2005.
- Thirard, Marie-Agnès. "Aulnoy, Marie Catherine, Comtesse d'." *The Oxford Encyclopedia of Children's Literature*. Ed. Jack Zipes. Oxford University Press 2006. University of Waterloo. 17 February 2008 <http://www.oxfordreference.com.proxy.lib.uwaterloo.ca/views/ENTRY.html?su_bview=Main&entry=t204.e0160>.

L'écriture de voyage

- Adams, Percy. "Travel Literature of the Seventeenth and Eighteenth Centuries: A Review of Recent Approaches." *Texas Studies in Literature and Language: A Journal of the Humanities* 20 (1978): 488-515.
- Carey, Daniel. "Travel, identity, and cultural difference, 1580-1700." *Cross-Cultural Travel: Papers from the Royal Irish Academy Symposium on Literature and Travel*. Jane Conroy (éd. et intro). New York: Peter Lang, 2003. 39-47.
- Chupeau, Jacques. "Les récits de voyage aux lisières du roman." *Revue d'histoire littéraire de la France* 77 (1977): 536-553.
- Gomez-Géraud, Marie-Christine. "Conclusion". Marie-Christine Gomez-Géraud et Philippe Antoine (éds). *Roman et Récit de voyage*. Paris: Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2001. 249-252.
- , *Écrire le voyage au XVIIe siècle en France*. Paris: Presses Universitaires de France, 2000.

- Herrero, Isabel et Jean Marie Goulemot. "Relatos de viajes e imágenes francesas de España." *La Historia de España en la Literatura Francesa: una fascinación....* Mercè Boixareu et Robin Leyere (éds). Madrid: Editorial Castalia, 2002. 309-326.
- Jiménez, Dolores. "Viajes a España à la francesa." *La Historia de España en la Literatura Francesa: una fascinación....* Mercè Boixareu et Robin Leyere (éds). Madrid: Editorial Castalia, 2002. 203-213.
- Melzer Sara, E. "The Relation De Voyage: A Forgotten Genre of 17th-Century France." *Relations & Relationships in Seventeenth-Century French Literature*. Jennifer R. Perlmutter (éd et préface). Tübingen: Gunter Narr, 2006. 33-52.
- Monga, Luigi. "Réalisme et Fiction dans l'écriture de voyage à la Renaissance." Sophie Linon-Chipon, Véronique Magri-Mourgues et Sarga Moussa (éds). *Miroirs de textes : Récits de voyage et intertextualité*. Nice: CNRS, 1998. 47-57.
- Payne, Stanley G. *A History of Spain and Portugal*. Vol. 1. Wisconsin: University of Wisconsin Press, 1973.
- Requemora, Sylvie. "Un seul genre de 'Voyage en France' ? Entre modèle réel et réécriture fictionnelle, l'espace du voyage." Actes du Colloque Aix-en-Provence, 27-28 septembre 1996, Roger Duchêne et Pierre Ronzeaud (éds). *Papers in French Seventeenth Century Literature*. Paris: 1997. 113-134.
- Shaw, Michael Crozier. "'A Tour no Man Will Attempt Twice': Travelling in Spain in the Eighteenth Century." *Cross-Cultural Travel: Papers from the Royal Irish Academy Symposium on Literature and Travel*. Jane Conroy (ed et introd). New York: Peter Lang, xxii, 2003. 57-67.
- Veit, Walter F. "Voyages of Discovery and the Critique of European Civilization." Maria Alzira Seixo (éd). *Travel Writing and Cultural Memory: Écriture du voyage et mémoire culturelle*. Atlanta: Rodolpi, 2000. 57-82.
- Wolfzettel, Friedrich. *Le discours du voyageur : le récit de voyage en France du Moyen Âge au XVIII^e siècle*. Paris: Presses Universitaires de France, 1996.

Approches culturelle, historique et sociologique

- Bannister, Mark. "Outre-monts, Outre-Rhin, Outre-Manche : Comment les Français voyaient leurs voisins, 1600-1670." Alain Montandon (éd. et préface). *Le même et l'Autre : Regards européens*. Clermont-Ferrand: Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont-Ferrand, 1997. 1-9.

- Birkeland, Inger. *Making Place, Making Self: Travel, Subjectivity and Sexual Difference*. Aldershot: Ashgate, 2005.
- Cammarata, Joan F. (éd). *Women in the Discourse of Early Modern Spain*. Gainesville, Florida: University Press of Florida, 2003.
- Campbell, JoEllen M. "Women and Factionalism in the Court of Charles II of Spain." Magdalena S. Sánchez et Alain Saint-Saëns (éds). *Spanish Women in the Golden age: Images and Realities*. London: Greenwood, 1996. 109-124.
- Cioranescu, Alexandre. *Le masque et le visage: du baroque espagnol au classicisme français*. Genève: Librairie Droz, 1983.
- Corbey, Raymond et Joep Leerssen (éds. et introd). *Alterity, Identity, Image*. Atlanta: Rodopi, 1991: vi-xviii.
- Crow, John A. *Spain: The Root and the Flower: An Interpretation of Spain and the Spanish People*. Berkeley: U of California Press, 3^e éd, 2005.
- Deblay, A. *Histoire anecdotique du costume en France*. Paris: Armand Colin, 1924.
- Defourneaux, Marcelin. *Daily life in Spain in the Golden Age*. Newton Branch (trad). London: George Allen & Unwin, 1970.
- DeJean, Joan. "Amazons and Literary Women: Female Culture during the Reign of the Sun King." David Lee Rubin (éd). *Sun King: The Ascendancy of French Culture during the Reign of Louis XIV*. Washington: Folger, 1992. 115-128.
- Duggan, Anne E. *Salonnières, furies, and fairies: the politics of gender and cultural change in absolutist France*. Newark: Rosemount, 2005.
- Grélé, Denis D. "L'identité du héros dans les utopies du règne de Louis XIV." *Neophilologus* 87.2 (2003): 209-222.
- Harth, Erica. *Ideology and Culture in Seventeenth-Century France*. Ithaca: Cornell University Press, 1983.
- Hartnell, Norman. *Royal Courts of Fashion*. Toronto: Cassell, 1971.
- Kamen, Henry. *Crisis and change in early modern Spain*. Brookfield, Vermont: Variorum, 1993.
- . *Golden Age of Spain*. New York: Palgrave Macmillan, 2005.
- . *Spain 1469-1714: A Society of Conflict*. New York: Longman, 1980.

- , *Spain in the later 17th century, 1665-1700*. London: Longman, 1980.
- Kristeva, Julia. *Étrangers à nous-mêmes*. Paris: Fayard, 1988.
- Lévinas, Emmanuel. *Entre nous: essais sur le penser-à-l'autre*. Paris: Bernard Grasset, 1991.
- , *Humanisme de l'autre homme*. Paris: Fata Morgana, 1972.
- Lough, John. *An Introduction to Seventeenth Century France: The Years of Decline 1685-1715*. London: Longmans, 1954.
- Maître, Myriam. *Les Précieuses : Naissance des femmes de lettres en France au XVII^e siècle*. Paris: Honoré Champion, 1999.
- McKendrick, Melveena. *Woman and Society in the Spanish Drama of the Golden Age*. Cambridge: Cambridge University Press, 1974.
- Pageaux, Daniel-Henri. "Un aspect des relations culturelles entre la France et la péninsule ibérique: réflexions sur l'exotisme ibérique." J. Th. Leerssen et M. van Montfrans (éds). *Yearbook of European Studies/Annuaire d'Études Europeennes*. Atlanta: Rodolpi, 1989. 1-14.
- Rogers, Paul Patrick. "Spanish Influence on the Literature of France." *Hispania: A Journal Devoted to the Teaching of Spanish and Portuguese* 9.4 (1926): 205-235.
- Salstad, Louise M. *The Presentation of Women in Spanish Golden Age Literature: An Annotated Bibliography*. Boston: G.K. Hall, 1980.
- Smith, Dawn L. "Introduction: The Perception of Women in the Spanish *comedia*." Anita K. Stoll et Dawn L. Smith (éds.). *The Perception of Women in Spanish Theater of the Golden Age*. Lewisburg: Bucknell University Press, 1991. 17-29.
- Smith, Paul Julian. *Representing the Other*. Oxford: Clarendon Press, 1992.
- Timmermans, Linda. *L'accès des femmes à la culture (1598-1715) : un débat d'idées de Saint François de Sales à la marquise de Lambert*. Paris: Honoré Champion, 1993.
- Todorov, Tzvetan. *Nous et les Autres*. Paris: Seuil, 1989.
- van Alphen, Ernst. "The Other Within." Raymond Corbey et Joep Leerssen (éds. et introd). *Alterity, Identity, Image*. Atlanta: Rodopi, 1991: 1-16.
- Viala, Alain. *Naissance de l'écrivain : sociologie de la littérature à l'âge classique*. Paris: Éditions de Minuit, 1985.